

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

AUX ORIGINES DE LA PAROISSE RURALE

EN GAULE MÉRIDIONALE (IV^E-IX^E SIÈCLES)

Sous la direction
de Christine Delaplace

éditions errance

**AUX ORIGINES DE LA PAROISSE RURALE
EN GAULE MÉRIDIONALE
IV^e-IX^e SIÈCLES**

In memoriam
Charles Pietri
Pierre Bonnassie

AUX ORIGINES DE LA PAROISSE RURALE EN GAULE MÉRIDIONALE IV^e-IX^e SIÈCLES

Actes du colloque international
21-23 mars 2003
Salle Tolosa (Toulouse)

Édités par Christine Delaplace

Ce colloque a été rendu possible grâce au partenariat financier
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du Conseil Général de la Haute-Garonne,
de la Région Midi-Pyrénées,
de la Mairie de Toulouse,
de l'Université de Toulouse-Le-Mirail
et du CNRS.

Sa publication a en outre bénéficié de l'aide
de la Collectivité Territoriale de Corse
et du Service Cantonal d'archéologie du Canton de Genève (Suisse).



RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE
Département de l'aménagement, de l'équipement et du logement
Direction du patrimoine et des sites - Service cantonal d'archéologie



Illustration de couverture :

Site du Roc de Pampelune (Argelliers, 34, Hérault). (Cliché Laurent Schneider)

Illustration page 2 de couverture :

Les paroisses dans le secteur de Flagnac (Lot) ; représentation par nuage de points.
(Communication de Florent Hautefeuille, p. 30)

Illustration page 3 de couverture :

La paroisse de Favars : cartographie en nuage de points (hypothèse 2).
(Communication de Florent Hautefeuille, p. 27)

Les organisateurs souhaitent remercier :

Le FRAMESPA qui a assuré le secrétariat du colloque : Christine Bauza.

Laëtitia Trovato et les étudiantes de maîtrise de l'année 2003, M. Bonzom, L. Poueyou, qui ont prêté leur concours lors des journées du colloque.

Le technicien de la Salle Tolosa (Institut catholique de Toulouse).

Pour la relecture de l'espagnol : Maïté Mir.

Comité d'organisation :

Charles Bonnet, Université de Genève (Suisse).

Benoît Cursente, FRAMESPA, Université de Toulouse-Le-Mirail.

Christine Delaplace, FRAMESPA, Université de Toulouse-Le-Mirail.

Florent Hautefeuille, Université de Pau, membre de FRAMESPA.

Mireille Mousnier, FRAMESPA, Université de Toulouse-Le-Mirail.

Philippe Pergola, CNRS, Recteur de l'Institut Pontifical d'Archéologie Chrétienne, Rome (Suisse).

Laurent Schneider, CNRS, Université de Provence.

Elisabeth Zadora-Rio, CNRS, Université de Tours.

© Editions Errance 2005

7, rue Jean-du-Bellay

75004 PARIS

Tél : 01 43 26 85 82

Fax : 01 43 29 34 88

ISBN : 2 87772 302 X

ISSN : 1152 2216

SOMMAIRE

Avant-Propos	
CH. DELAPLACE	7
Les premiers groupes épiscopaux et l'archéologie rurale	
CH. BONNET	10
L'historiographie des paroisses rurales à l'épreuve de l'archéologie	
E. ZADORA-RIO	15
LES PROBLÈMES DE MÉTHODES	24
La cartographie de la paroisse et ses difficultés de réalisation	
E. HAUTEFEUILLE	24
A l'origine de la paroisse rurale : lieu de culte et culte du lieu	
M. AUBRUN	33
L'articulation entre les sources archéologiques et les sources écrites pour la période de l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age : l'exemple du diocèse d'Auxerre	
CH. DELAPLACE, S. AUMARD	35
BILANS ARCHÉOLOGIQUES RÉGIONAUX	59
Lieux de culte du V ^e au IX ^e siècle, en milieu rural et en Région Rhône-Alpes	
J.-F. REYNAUD	59
Bilan des recherches archéologiques sur les églises rurales en Suisse occidentale	
J. TERRIER	72
Le paysage religieux et les paroisses rurales dans l'espace provençal	
Y. CODOU	82
Premières églises et espace rural en Languedoc méditerranéen (V ^e -X ^e s.)	
CH. PELLECUER, L. SCHNEIDER	98
Enquêtes sur les premières paroisses rurales d'Auvergne	
PH. VERGAIN <i>et alii</i>	120
Aux origines des paroisses rurales en Région Midi-Pyrénées : un pré-inventaire	
J.-L. BOUDARTCHOUK	135
Bilan des recherches sur les origines de la paroisse en Aquitaine (IV ^e -X ^e siècle)	
S. FARAVEL	150
Les premières paroisses du Centre-Ouest de la France : Etudes de cas et thèmes de recherches	
B. BOISSAVIT-CAMUS, L. BOURGEOIS	159
Aux origines de la paroisse rurale en Italie et en Corse	
PH. PERGOLA	173
Los Origenes de la parroquia rural en el Occidente de Hispania (siglos IV-IX) (Provincia de Gallaecia y Lusitania)	
J. LOPEZ QUIROGA	193

LES ENJEUX TERRITORIAUX ET ÉCONOMIQUES. LES ACTEURS	229
Le rôle du clergé dans l'organisation matérielle et pastorale de la paroisse durant le haut Moyen Age J. HEUCLIN	229
Les oratoria in agro proprio dans la Gaule de l'Antiquité tardive : un aspect des rapports entre potentes et évêques L. PIETRI	235
Trois fondations carolingiennes en Basse Auvergne attestées par les textes G. FOURNIER	243

AVANT-PROPOS

Christine Delaplace

Mes presque vingt années de participation aux séminaires trimestriels de l'équipe CNRS de la *Topographie chrétienne des Cités de la Gaule des Origines au milieu du VIII^e siècle* sont les fondements méthodologiques et heuristiques qui ont présidé à l'émergence de ce colloque. Ce groupe de recherches, créé dans les années 70 par Charles Pietri (†), Paul-Albert Février (†) et Noël Duval, animé par Yvette Duval et Jean-Charles Picard (†) puis par Nancy Gauthier, Brigitte Beaujard et aujourd'hui Françoise Prévot, n'est souvent connu des chercheurs que par son enveloppe extérieure : l'austère et parfois déconcertante collection de petits fascicules, consacrés chacun à une province ecclésiastique de Gaule et édités aux Editions De Boccard. Cette publication ne révèle pas en effet au lecteur quelle formidable école de la rigueur et de la méthode historique fut pendant tant d'années l'écoute, durant ces séminaires, des grands maîtres de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age. C'est à ces maîtres trop tôt disparus que je voudrais dédier ce colloque.

Durant toutes ces années, mes travaux personnels m'ont conduite à m'interroger de plus en plus sur les rythmes de la christianisation des campagnes de l'Occident romain et sur la nature exacte de l'infrastructure ecclésiastique rurale et de ses fondateurs, au-delà de ce qu'en révèle d'un premier coup d'œil la lecture des conciles, des textes narratifs ou bien la vision d'un baptistère, si ancien soit-il considéré. Il m'a donc semblé possible d'appliquer au territoire du diocèse les règles établies pour la connaissance de la topographie de la cité, avec les mêmes exigences dans le traitement des sources. Certains membres de l'équipe de la Topographie avaient déjà, dans leur domaine respectif, notamment archéologique (Ch. Bonnet, J. Guyon, Ph. Pergola), défriché ce terrain. Philippe Pergola, avec qui le dialogue a été constant pendant les années préparatoires, s'est lancé le premier, dans l'élaboration d'une synthèse pour l'Italie¹. Sa communication reprend ici ses grandes conclusions méthodologiques et ouvre les perspectives pour l'avenir d'un travail collectif dont il sera l'un des plus efficaces animateurs.

Ce colloque s'appuie sur un autre « maillage » (ou réseau), pour reprendre des termes qui vont faire l'objet de nombreuses discussions dans les pages qui vont suivre. Je veux parler de celui des historiens et des archéologues médiévistes du Sud de la France que la fréquentation du séminaire d'Histoire médiévale du Professeur Pierre Bonnassie m'a donné l'heur de connaître à Toulouse. La plupart appartiennent ou sont associés aux Laboratoires du CNRS (FRAMESPA et UTAH) organisés en UMR à l'Université de Toulouse-II Le Mirail ; je voudrais les remercier ces laboratoires pour leur collaboration financière et leur aide technique² sans faille. C'est sur les travaux de ces chercheurs que reposent en partie les Bilans archéologiques régionaux présentés ici (Aquitaine, Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon). Les thèses d'histoire de l'occupation du sol ou d'histoire des sociétés rurales qu'ils ont menées sous

la direction de P. Bonnassie, B. Cursente, M. Berthe et M. Mousnier, de même que celles qui étaient dirigées plus au Nord par G. Fournier, B.-J. Marquette, E. Zadora-Rio, M. Bourin, et plus à l'Est par G. Démians d'Archimbaud, M. Fixot, J. Guyon, ont renouvelé de manière décisive les grandes théories sur l'histoire des campagnes médiévales. Comme le rappelle très judicieusement E. Zadora-Rio dans sa conférence inaugurale, on oublie aujourd'hui quel était l'état des connaissances à l'orée des années 80, avant la rédaction de ces grandes thèses ruralistes et avant les découvertes archéologiques suscitées en partie par les nombreux chantiers de l'Archéologie Préventive. Il m'a semblé que cette école si dynamique des médiévistes méridionaux, à laquelle je veux ici rendre hommage, dialoguerait avec profit avec celle de l'Antiquité tardive.

Pour la question de la paroisse rurale, ce dialogue devenait nécessaire. Tout un chacun reconnaîtra qu'il est désormais difficile de suivre l'actualité de la recherche des secteurs éloignés de son terrain de prédilection. Réunir des historiens et des archéologues, des antiquisants et des médiévistes pour discuter ensemble de l'image qu'ils ont les uns et les autres, aux périodes qui les intéressent, d'une entité qui se définit par un même terme mais qui ne revêt certainement pas, le colloque le confirme amplement, des réalités identiques, réunir cette communauté de chercheurs était le but assigné à ce colloque. Il eut été sans doute salutaire que la compagnie ainsi rassemblée s'adjoigne des spécialistes de droit canonique et de liturgie³ et Jean Heuclin rappelle à bon droit cet aspect de l'étude de la paroisse rurale dans son précieux travail sur le clergé rural.

La volonté de dialogue va de pair avec la pratique indispensable du comparatisme. La lecture du colloque montrera combien les rythmes de la christianisation sont divers et influent sur l'établissement du cadre paroissial rural. S'adjoindre la présence de collègues étrangers, venant de Suisse, d'Espagne et d'Italie permettait d'étendre cette comparaison aux provinces romaines limitrophes de la Gaule méridionale qui ont subi des phases tardives (pas avant les VI^e et VII^e siècles) assez identiques de christianisation définitive. La communication de Ph. Pergola, très innovante sur bien des sujets, confirme ce point de vue pour l'Italie, ce qui laissera de surprendre. Celle que notre collègue espagnol Jorge Lopez Quiroga nous offre est une ample et très riche synthèse sur les provinces du Nord de l'Espagne qui fera date dans l'historiographie espagnole. En choisissant de borner la matière du colloque aux régions de la moitié sud de la Gaule, on n'a donc pas voulu conforter la thèse d'un « modèle méridional » de mise en place du réseau paroissial – précoce et forgé sur de nombreux baptistères – car ce modèle tend à être contredit par les études des sources et du terrain. Pas plus que l'on cherchait à l'opposer à un modèle septentrional. Cette dichotomie n'a pas trouvé défenseur parmi les communicants de ce colloque. La très belle démonstration de E. Zadora-Rio et la participation aux discussions de nombreux collègues venus de l'Ouest et

du Nord de la France mais aussi de Belgique, suffisent à démontrer la fragilité de ce concept géographique qui résiste mal au renouvellement des problématiques et des découvertes archéologiques.

Le découpage géographique choisi correspond donc à une toute autre volonté : engager dans un premier temps les équipes méridionales à l'élaboration d'une première synthèse avant d'envisager, dans un cadre étendu à l'ensemble de la France, voire aux pays limitrophes, une enquête plus générale. Les critères géographiques envisagés ne correspondront plus à ceux des cadres administratifs contemporains ni à ceux proposés ici de l'extension maximale des royaumes wisigothique et burgonde mais à l'ensemble des provinces ecclésiastiques occidentales antiques. L'ouvrage que voici est donc une mise au point, élaborée en 2003, de l'état des connaissances. Elle se veut être une étape et non un point d'aboutissement.

Le découpage chronologique a pris en compte une donnée historique bien connue des historiens : la territorialisation de la paroisse est un phénomène tardif qui n'apparaît pas dans les sources avant le X^e siècle, comme le soulignent les communications de F. Hautefeuille et de G. Fournier. Le colloque se devait donc d'étudier les origines de la paroisse rurale, ce que certains ont pu appeler « les pré-paroisses », en tout cas tous les phénomènes qui témoignent de l'organisation des communautés chrétiennes rurales entre le IV^e et le IX^e siècle.

L'objet d'étude se laisse difficilement circonscrire et l'articulation entre la « paroisse » en tant qu'objet historique (communauté chrétienne, *cura animarum*, clergé, fondateurs) et la « paroisse » en tant qu'objet archéologique (église, baptistère, réseau d'églises, habitat) était un enjeu du colloque qui s'est avéré d'une extrême complexité. La conférence inaugurale de Ch. Bonnet rappelle à tous, archéologues et historiens, à quel point la cathédrale a servi doublement de modèle, dans l'Antiquité comme modèle architectural mais aussi et surtout, avec l'évêque, comme ordonnateur de l'infrastructure ecclésiastique du diocèse et aujourd'hui : l'archéologie des groupes épiscopaux (Genève, Lyon, Aoste, Grenoble, Barcelone, Tournai) depuis quarante ans a largement contribué au renouveau de l'archéologie paléochrétienne et conséquemment à l'étude de la christianisation de l'Occident romain.

Sur le plan archéologique, l'apport méthodologique du colloque tient d'abord à la présentation de quelques réalisations exemplaires.

Le travail fourni depuis de longues années par nos collègues du canton de Genève en Suisse, d'abord sous la férule de Ch. Bonnet puis maintenant sous celle de J. Terrier aboutit à la première enquête régionale d'envergure que matérialise la cartographie choisie par J. Terrier. On souhaiterait pouvoir aboutir partout à une telle reconstitution archéologique et historique.

Le second apport méthodologique est le programme de surveillance systématique des travaux de drainage des églises de la Région Aquitaine entrepris depuis 1986 et présenté ici par S. Faravel. Entre 1986 et 2003, 123 opérations de ce genre ont été menées et « 57 d'entre elles ont permis de faire remonter à l'époque mérovingienne au moins l'origine de l'implantation du lieu de culte lui-même et/ou de son cimetière ». C'est dire l'intérêt de cette opération pionnière que l'on aimerait voir se multiplier. Un cas similaire de surveillance, présenté par S. Aumard pour l'Auxerrois, devrait apparaître d'autant plus défendable auprès des autorités administratives dès lors qu'un corpus de textes vient étayer comme ici les arguments archéologiques.

Le troisième élément à mettre en exergue transcende presque toutes les synthèses archéologiques (entre autres, celles de B. Boissavit-Camus et L. Bourgeois, J.-L. Boudartchouk, Yann Codou, J. Lopez Quiroga, J.-F. Reynaud) : la mise en place d'un collectif de recherches, mais dans quelques cas seulement, spécifique aux recherches sur la paroisse rurale. Celui que Ph. Vergain a initié en Auvergne, créant ainsi une équipe soudée d'archéologues du Service Régional d'Archéologie d'Auvergne et de chercheurs des Universités du centre de la France, marque une avancée décisive dans la collecte des données historiques et archéologiques. Les collectifs de recherches sur l'habitat et le peuplement en Languedoc-Roussillon préexistent ou sont contemporains des fouilles archéologiques menées depuis plusieurs années par Ch. Pellecuer et L. Schneider, l'un à Loupian, l'autre à Pampelune. Une fois ces deux sites présentés dans leur évolution interne, ces deux auteurs peuvent envisager comme prolongement de leur communication une étude à l'échelle d'un diocèse puis d'une province ecclésiastique.

Ce passage à une échelle autre que celle du site archéologique ou du monument, soit micro-régionale, soit diocésaine, répond aux exigences méthodologiques rappelées avec vigueur par Ph. Pergola dans son introduction. Comme le souligne par ailleurs E. Zadora-Rio, « la constitution des paroisses représente la mise en place d'un maillage territorial qui intéresse moins l'histoire de l'occupation du sol que celle de la hiérarchisation de l'habitat ». C'est cette hiérarchie de l'habitat et son évolution qu'il importe de mettre en évidence car les phases de la christianisation des campagnes l'accompagnent indubitablement. Mais cette connaissance de l'habitat ne constitue pas la recherche sur les paroisses rurales mais bien uniquement son indispensable préalable.

La communication de Florent Hautefeuille pose un regard critique sur les méthodes de cartographie utilisées jusqu'à ce jour qui, j'en suis convaincue, obligera à une auto-critique bien des historiens des sociétés rurales et tout autant les archéologues de terrain. Elle me permet de faire la transition avec les communications historiques et notamment la remarquable étude de textes proposée comme « leçon » par G. Fournier. Le grand historien de l'Auvergne médiévale semble répondre à son jeune collègue dans un duo sans discordance. L'un et l'autre abordent l'idée reçue depuis Imbart de la Tour qu'une paroisse est forcément un territoire dès ses origines pour mieux en contester le bien-fondé, comme j'ai pu le faire moi-même (Delaplace, 2002). G. Fournier insiste sur le fait que « la paroisse (est) ressentie et vécue comme une nébuleuse (on retrouve le nuage de points prôné comme méthode cartographique par Fl. Hautefeuille) de localités gravitant autour d'une église commune et comme une communauté de fidèles fréquentant un même sanctuaire (c'est « l'espace paroissial vécu » de Fl. Hautefeuille) plutôt que comme une circonscription territoriale ». G. Fournier soulève rapidement le problème de l'apparition de la dîme en défendant la thèse que les dimeries ne se confondaient pas avec les paroisses. C'est l'une des pistes envisagées par la communication orale présentée par R. Viader en avant-première d'une étude en cours qui sera publiée ultérieurement : « La dîme en question. Sur un non-lieu historiographique concernant la féodalité ».

Les historiens avaient la difficile tâche de parler des acteurs et des agents de l'évangélisation et de la conduite des communautés chrétiennes rurales car les sources demeurent ténues pour cette fin de l'Antiquité et ce début du Moyen Âge. L. Pietri, en écho à un

travail similaire entrepris par elle pour l'Italie, s'est chargée du dossier des fondations privées. Il permettra aux chercheurs moins familiers des documents de l'Antiquité tardive de saisir toutes les nuances qui s'attachent aux notions de fondateur laïc et d'église privée. J. Heuclin dresse quant à lui, un tableau très complet et dynamique du rôle du clergé au haut Moyen Age.

Ce colloque se voudrait un point de commencement dans la mise en place d'une réflexion collective sur ce lent processus d'encadrement chrétien des campagnes en Gaule. Les bilans régionaux dressent des états des lieux souvent insatisfaisants par manque de projets d'ensemble mais l'espoir demeure pour l'avenir d'augmenter le nombre de sites archéologiques significatifs ou de favoriser les fouilles de sauvetage lors de travaux effectués près des églises de village. Le travail archéologique peut prendre une autre voie que la simple recherche des baptistères ruraux dont on risque fort de chercher en vain les traces dans un grand nombre de sites. L'analyse du lieu de culte et de son environnement, l'étude de l'habitat constitue la dimension du micro-territoire qu'il n'est pas toujours possible d'appréhender dans toutes ses richesses mais qui peut toutefois sérieusement dépasser la seule analyse monumentale. Insérer l'ensemble de ces études dans un cadre élargi au diocèse puis à la province ecclésiastique permet, au travers de l'étude du peuplement, de l'occupation du sol et de l'habitat d'adopter un angle de vue différent, ce qui suppose une réflexion collective appuyée sur un certain nombre de travaux qui étaient en cours de rédaction au moment de la tenue du colloque comme la thèse de Marie-Geneviève Colin, « Edifices et objets du culte chrétien dans le paysage rural de Novempopulanie (IV^e-X^e siècles) : recherches d'archéologie et d'histoire ».

Les synthèses historiques sont évidemment tributaires des sources disponibles. Certains documents bien connus peuvent être soumis à une nouvelle investigation comme je l'ai proposé ici pour les documents auxerrois. D'autres documents sont sans doute à découvrir comme cette *Charta Vetus* dont parle J.-F. Reynaud et qui fait l'objet de la thèse en cours de O. Darnaud sous la direction de M. Bourin. Une lecture nouvelle de la documentation suppose une attention renouvelée aux problèmes de vocabulaire. Parmi les séances consacrées aux problèmes de méthodes, une communication sur ce sujet était initialement prévue. Les communications ici présentes et les discussions qui les ont suivies prouvent, à n'en point douter, le besoin urgent qu'à la communauté scientifique de se forger cette « Bible » que Ph. Pergola appelle de ses vœux. Un travail collectif sur les mots employés et le sens qu'on leur donne est indispensable, tant pour les archéologues que pour les historiens. Mais il me semble tout aussi important de constituer une équipe qui puisse travailler sur le vocabulaire des documents écrits et son évolution au travers des siècles. Il faudra mener une

enquête lexicologique de longue haleine qui pourrait être une très belle aventure intellectuelle collective.

L'axiome encore trop répandu qui consiste à considérer que les contours des communes actuelles épousent les contours des paroisses pré-révolutionnaires comme celui qui consiste à se convaincre que le territoire de la *civitas* antique a forcément engendré celui du territoire du diocèse médiéval nécessitent là encore que l'on travaille collectivement sur les notions de frontières et de limites, tant pour les diocèses, les paroisses que pour l'ensemble des données territoriales⁴. Là encore, seule une équipe pluridisciplinaire, fondée sur la mise en place d'un programme de recherches pluriannuel et européen, accueillant en son sein groupes de travail déjà constitués, étudiants en thèse, chercheurs français et étrangers pourrait répondre aux exigences d'une problématique ainsi repensée.

L'organisation et la publication de ce colloque n'auraient pu aboutir sans la participation active de tous les partenaires institutionnels signalés par leurs logos sur la couverture. Je voudrais tout particulièrement remercier le Conseil Régional de Midi-Pyrénées, la collectivité territoriale de Haute-Corse et le Service Cantonal d'Archéologie du Canton de Genève (Suisse), les Laboratoires UTAH et FRAMESPA du CNRS et de l'Université de Toulouse-II de leurs soutiens financiers qui ont permis la réalisation de cette publication. Je remercie les Editions Errance et leur directeur, F. Lontcho pour avoir bien voulu nous accueillir dans leurs collections et favoriser une publication rapide de ces actes. Je n'oublie pas les membres du Comité de Lecture (B. Cursente, Fl. Hautefeuille, M. Mousnier, Ph. Pergola, L. Schneider J. Terrier, E. Zadora-Rio) que je voudrais remercier pour leur lecture attentive et leur dévouement.

Je voudrais enfin remercier tout particulièrement mes collègues et amis, B. Cursente et Ph. Pergola, qui ont toujours soutenu ce projet et m'ont aidée à le mener jusqu'à son terme.

NOTES

1. PERGOLA (Ph.) éd., 1999, « Alle origini della parrocchia rurale (IV-VIII sec.) », *Atti della giornata tematica dei Seminari di Archeologia Cristiana (Ecole Française de Rome – 19 marzo 1998)*, avec la collaboration de BARBINI (P. M.), Cité du Vatican, 1999. Des séminaires universitaires, sur la paroisse au Moyen Age central, ont été organisés, l'un à Nice par M. Lauwers en 2002, l'autre à Tours par E. Zadora-Rio en septembre 2004.
2. Je remercie tout particulièrement ma collègue Maité Mir pour sa relecture de la communication de J. Lopez Quiroga et la traduction en Français du résumé de cette dernière.
3. Mgr le Doyen de la Faculté de Droit canonique de Toulouse était présent parmi nous et je l'en remercie encore.
4. On signalera à ce sujet la publication imminente d'un travail collectif dirigé par M. Mousnier et B. Cursente, *Les territoires du médiéviste*.

LES PREMIERS GROUPES ÉPISCOPAUX ET LES PAROISSES RURALES

Charles Bonnet, professeur émérite à l'Université de Genève, membre de l'Institut

Depuis trente ou quarante ans, les travaux archéologiques se sont multipliés autour ou dans les églises ; ils ont non seulement permis de mettre au point de nouvelles techniques d'intervention, comme l'archéologie du bâti, mais ont aussi fourni une masse documentaire qui est loin d'être entièrement exploitée. Certes, l'image que l'on peut se faire actuellement de la christianisation du territoire devrait faciliter l'analyse qui nous est ici demandée ; on soulignera cependant que les données recueillies n'ont pas toujours fait progresser ce dossier, soit pour des raisons méthodologiques, soit en raison des difficultés rencontrées dans l'interprétation des vestiges. La complexité des ensembles religieux est telle qu'elle nécessite des recherches de très longue durée et il peut arriver que les meilleures équipes perdent patience.

Rappelons que notre expérience touche plutôt le massif alpin où se sont exercés de nombreux courants d'influences définissant autant de problématiques. Il suffit d'évoquer l'exemple des églises plébanes italiennes qui se distinguent nettement des premières fondations chrétiennes du nord des Alpes. Dans ce cas bien connu, il s'agit d'une comparaison simple, comme la présence ou non d'un baptistère. Selon certains spécialistes, la typologie des bâtiments de culte ne paraît pertinente que dans le cadre d'une famille d'églises, aussi serait-il hasardeux d'en tirer des conclusions sur les fonctions. Plusieurs études architecturales attestent cependant d'une évolution significative à cet égard, notamment lorsqu'elle peut être associée à des transformations liturgiques. C'est donc à partir des seules données archéologiques que nous allons tenter ici d'esquisser les bases d'une réflexion portant sur les origines des paroisses, quand bien même ces dernières ne sont réellement évidentes, du point de vue archéologique, qu'au XI^e siècle.

Au risque d'être paradoxal, on pourrait admettre que les premières églises paroissiales rurales sont les cathédrales. Il nous paraît juste en tout cas de s'appuyer sur l'exemple épiscopal pour essayer de comprendre l'organisation de la communauté et les partis pris architecturaux qui vont concrétiser la christianisation du territoire. Les églises du IV^e siècle retrouvées dans les campagnes demeurent rarissimes et, mis à part les oratoires destinés à perpétuer le souvenir d'un personnage important, comme celui de la villa Fortunatus à Fraga (Huesca), l'implantation chrétienne n'est guère démontrée par les restes archéologiques¹. C'est encore les premiers groupes cathédraux qui offrent la base documentaire permettant d'explicitier la distribution spatiale d'un certain nombre de constructions. L'évêque est l'*ordinarius* et les prêtres dans le diocèse ne sont que ses vicaires. Une seule église est à la tête de la paroisse, c'est la cathédrale.

L'ensemble de Genève illustre bien la naissance des sanctuaires destinés au culte chrétien et de toutes les dépendances indispen-

sables à l'évêque et à ses clercs². A la fin du IV^e siècle, il existe déjà deux églises épiscopales. La première bâtie est certainement destinée aux offices réguliers alors que la deuxième, caractérisée par une abside outrepassée, est sans doute, dès l'origine, réservée au culte des reliques ou à la tombe privilégiée d'un homme vénéré. Ce doublement fait apparaître la volonté d'unir, sous la responsabilité de l'évêque, des liturgies qui peuvent aussi se développer dans les églises suburbaines. Là encore, la célébration de l'eucharistie a lieu dans un espace utilisé par la communauté, mais placé sous la protection de reliques ou d'une sépulture respectée.

Le groupe cathédral au centre duquel se trouve le baptistère va progressivement s'étendre (fig. 1) ; les terrains appartiennent sans doute à une famille aristocratique influente dont la résidence occupe un site particulièrement bien placé, dominant le port et le pont sur le Rhône. On peut penser que le propriétaire détenait de hautes fonctions ; peut-être est-ce lui qui se convertit très tôt au christianisme. Des traces d'un sanctuaire ont été reconnues dans cette vaste *villa* et l'adoption du christianisme paraît antérieure aux travaux de construction du groupe épiscopal. Le baptistère est édifié en même temps que la cathédrale primitive, tous deux sont proches de l'emplacement où se déroulaient éventuellement les réunions des premiers chrétiens. La deuxième cathédrale est ensuite élevée dans l'alignement des bâtiments ainsi établis.

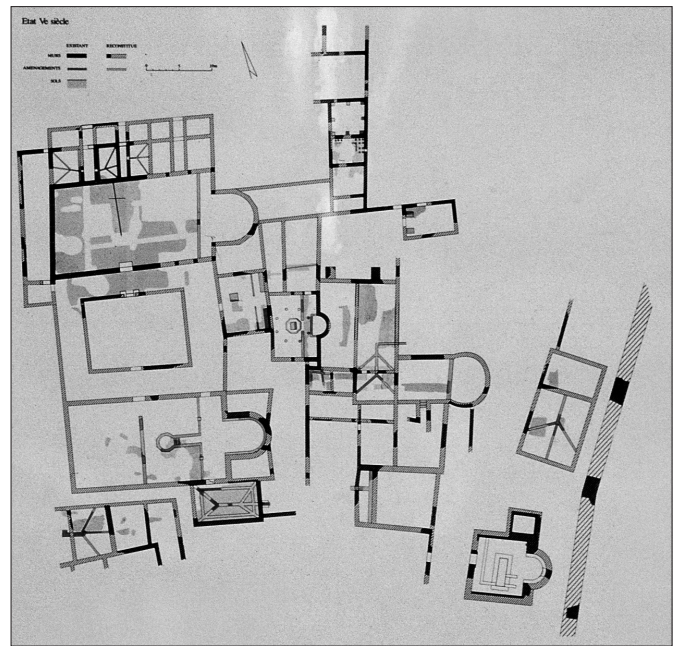
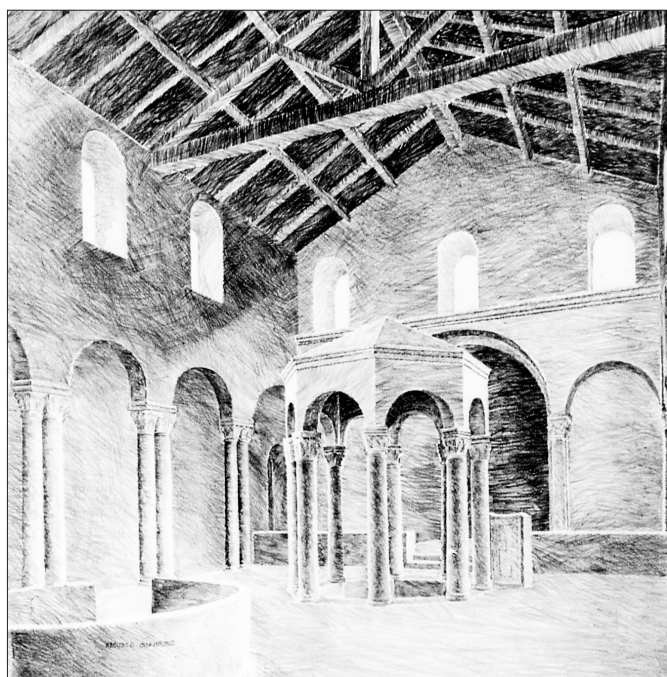


Fig. 1 - Le groupe épiscopal de Genève au V^e siècle.

Fig. 2 - Reconstitution architecturale du baptistère de Genève au VI^e siècle.



L'architecture du baptistère comme la présence d'annexes nécessaires à l'accomplissement du rite caractérisent nombre de groupes épiscopaux. Il est clair que ce monument marquant participe de façon fondamentale à la vie « paroissiale ». Il peut être conçu sur un mode somptuaire ou, au contraire discret, de manière à préserver l'aspect initiatique de la cérémonie³. A ces différences de conception s'ajoutent encore les particularismes régionaux ; on pense notamment aux baptistères de Provence. Lorsque, comme à Genève, à Lyon ou à Grenoble, l'évolution architecturale est perceptible au travers des différentes phases de transformations, elle peut apporter des données complémentaires. Ainsi, l'on constate qu'à l'origine les installations sont généralement modestes dans leurs dimensions et presque cachées. Puis, à partir du V^e siècle, les interventions dénotent une volonté de monumentalisation ; les agrandissements qui vont se succéder jusqu'au VII^e siècle touchent aussi bien les cuves que les murs extérieurs ou les annexes (fig. 2).

Les fouilles de Genève ont mis au jour un certain nombre de salles de réception. Non sans surprise, on en relèvera les proportions généreuses, le confort et le soin portés aux agencements intérieurs⁴ : chauffages par conduits d'air chaud, décor de stuc, peinture, mosaïques murales ou de pavement. Ces salles destinées aux réunions des clercs, peuvent souvent avoir un rôle liturgique ou servir à l'accueil des ecclésiastiques venus de régions voisines⁵. L'évêque a encore la possibilité de recevoir de manière indépendante des visiteurs dans une grande pièce chauffée, directement reliée à son habitation.

La vaste *aula* de Barcelone adossée au baptistère et à la cathédrale⁶, les grands bâtiments construits en *opus africanum* au nord du groupe épiscopal de Tournai, ou la grande salle chauffée située à côté du baptistère de Lyon sont autant de modèles prestigieux, reflétant l'importance des villes concernées. Certes, les conciles ou les synodes rendaient de telles salles de réunion indispensables ; on peut également penser à l'*audientia episcopalis*, siège d'une juridiction⁷. On verra dans quelle mesure ce type de dépendances a été

transposé en milieu rural et si, pour leurs réunions, les prêtres bénéficiaient de lieux définis. Il est vrai que ces réunions pouvaient aussi se dérouler dans le groupe épiscopal ; toutefois, ce que l'on a pu considérer comme des églises doubles en milieu rural pourrait être en relation avec de telles fonctions. D'ailleurs, des salles de réception sont attestées à la campagne aux environs immédiats des églises.

De même, la résidence de l'évêque qui, très tôt, est une composante régulière du groupe épiscopal, a pu servir de modèle pour l'habitation des desservants résidant à la campagne. A Genève, elle consiste en une pièce chauffée de bonnes proportions, élevée non loin de l'enceinte réduite de la fin du III^e siècle. Elle est comparable à l'espace réservé aux clercs à l'arrière du baptistère et qui servait sans doute aux repas communautaires. La présence d'une boucherie située pratiquement à équidistance semble le démontrer, comme le local prévu pour les réserves alimentaires, en particulier les céréales en quantité importante. Plusieurs petites pièces d'habitations séparées par des couloirs sont encore à signaler ; établies au nord de la nef, probablement sur deux étages, et dotées de chauffages, elles étaient peut-être réservées à des reclus.

La troisième église épiscopale, fondée vers l'an 400, équilibre l'ensemble architectural, étant presque symétrique à la première. Le baptistère est alors recentré dans l'axe de l'atrium rectangulaire formé par la galerie menant vers le nouveau sanctuaire méridional. Les aménagements liturgiques de cette cathédrale laissent supposer que l'édifice était utilisé pour la lecture des textes et vraisemblablement pour l'enseignement dispensé aux catéchumènes. Si l'on ajoute l'église privée de l'évêque, proche de sa résidence, on constate que les sanctuaires prennent toujours plus d'importance et qu'ils ont des fonctions variées (fig. 3). Les multiples agrandissements

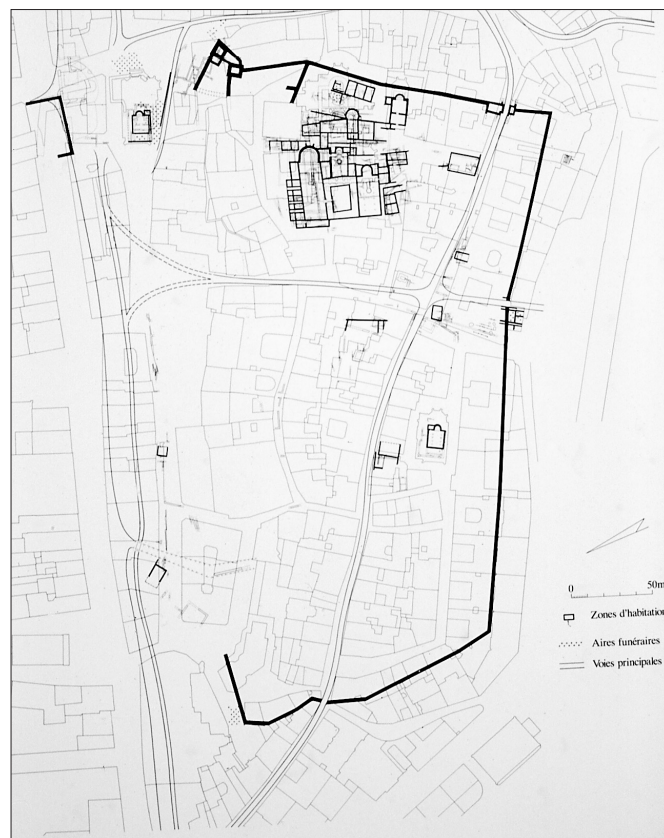


Fig. 3 - La ville réduite de Genève au VI^e siècle.

dont va faire l'objet la deuxième église épiscopale à l'est, où l'on pratiquait sans doute un culte funéraire, attestent de l'attachement particulier du clergé à ce monument. Avec le baptistère, il est à l'origine de la cathédrale unique édifiée à la fin du premier millénaire.

Cette rapide présentation, que l'on peut mettre en parallèle avec bien d'autres exemples, permet d'entrevoir les préoccupations de l'évêque : en priorité, permettre la synaxe eucharistique et le baptême des catéchumènes, favoriser les échanges entre les communautés chrétiennes, les règles étant loin d'être fixées, organiser le culte du souvenir sur les tombes de saints locaux ou celles de personnages honorés qui centralisent la dévotion des fidèles⁸. Les églises cimériales, qui entourent la ville le long des voies principales, illustrent aussi ce dernier courant qui ne cesse de s'amplifier. La topographie chrétienne des villes restitue en partie l'organisation décidée par l'évêque, que celui-ci va reproduire en zone rurale avec l'aide de ses représentants.

La fondation des églises de la campagne, comme l'ont montré les recherches archéologiques, relève de différents processus. On découvre souvent dans une nécropole, ou à l'origine de celle-ci, un petit édifice funéraire bâti sur une sépulture. Quelquefois, il peut s'agir de véritable mausolée avec plusieurs *formae*. On peut déduire de la chronologie fine de certains domaines et de nécropoles qu'il n'y a pas eu pour autant abandon. Le déplacement des lieux de prière tient avant tout à la volonté des habitants ou à une tradition locale ; la christianisation ne modifie pas l'occupation autant que l'on pourrait le croire. C'est l'orientation des tombes qui dans plusieurs cas pourrait être le signe de l'abandon d'un rite plus ancien.

La fondation comme l'évolution des églises rurales, que l'on peut souvent mettre en rapport avec des édifices funéraires antérieurs, paraissent dépendre directement d'initiatives privées, par exemple celles du propriétaire de la *villa* voisine. D'ailleurs, les évêques ont réagi et cherché à préserver les privilèges de la cathédrale, notamment en exigeant la présence régulière des fidèles dans la cité. Les vestiges de ces premières églises sont généralement à dater du VI^e siècle mais c'est nettement plus tard qu'elles pourront être reconnues comme le siège d'une paroisse. Leur position géographique dans l'ancien réseau territorial ou la qualité du ou des personnages inhumés jouent également un grand rôle. Les centres régionaux seront dans ces cas constitués d'un habitat dispersé et d'une nécropole.

Une autre évolution a été retrouvée à la suite des fouilles systématiques de plusieurs domaines antiques. L'église est intégrée dans le complexe architectural de la *villa*, elle peut remplacer un lieu de culte païen ou être édifiée sur les restes d'une pièce déjà utilisée pour la réunion de chrétiens. Là encore, le nouveau sanctuaire ne deviendra siège d'une paroisse que si les limites de la *plebs* justifient un tel choix. Ces exemples attestent d'une permanence d'occupation remarquable, puisque les plus anciens se situent au IV^e siècle. La présence de la tombe du propriétaire donne parfois à l'une des annexes principales une fonction funéraire mais la *villa* conserve pour un temps son rôle de domaine agricole.

Le *vicus* doit également être pris en compte car, avec le *castrum*, il permet de reproduire en zone rurale l'image de la cité, soit une église principale entourée par l'habitat et une ou plusieurs églises destinées au culte des morts. Là encore, les sanctuaires peuvent avoir été fondés très tôt ; ainsi les fouilles ont mis au jour des vestiges des IV^e et V^e siècles. On peut imaginer que ces aggloméra-

tions, mieux que d'autres, représentent des centres locaux qui tout naturellement deviendront le siège de paroisses. Pour le *castrum*, on observe souvent un abandon ou un déplacement du centre religieux à partir des V^e-VI^e siècles, très certainement lié à des impératifs de défense.

Ces quelques facteurs qui définissent l'apparition des églises ne doivent pas cacher la complexité de l'évolution discutée ici. Si l'on reprend les étapes de développement d'un édifice dans une nécropole, l'on sait qu'autour ou sur les mausolées païens ou chrétiens des origines (fig. 4) peut être établie une salle intermédiaire dont les fonctions ne sont pas claires. Dans le canton du Tessin, de telles salles pourraient avoir servi pour des repas pris en commun ou pour des prières commémoratives. Ce n'est qu'un peu plus tard que sont construits au même endroit les sanctuaires du culte chrétien.

Dans une *villa*, les données archéologiques peuvent être spectaculaires, comme à Lullingstone, près de Londres. Recouvrant les vestiges d'un nymphée, la célèbre salle de réunion des premiers fidèles est décorée de peintures attestant du passage au christianisme. Vandoeuvres, à 4 km de Genève, offre également un exemple significatif d'une *villa* du Haut Empire qui a subi de profondes modifications au IV^e siècle. La tombe d'un fondateur appartient à un premier état d'une salle qui a très tôt servi d'église, comme l'indique l'aménagement en bois d'une barrière de chœur. Un baptistère est associé au bâtiment alors qu'une deuxième salle est

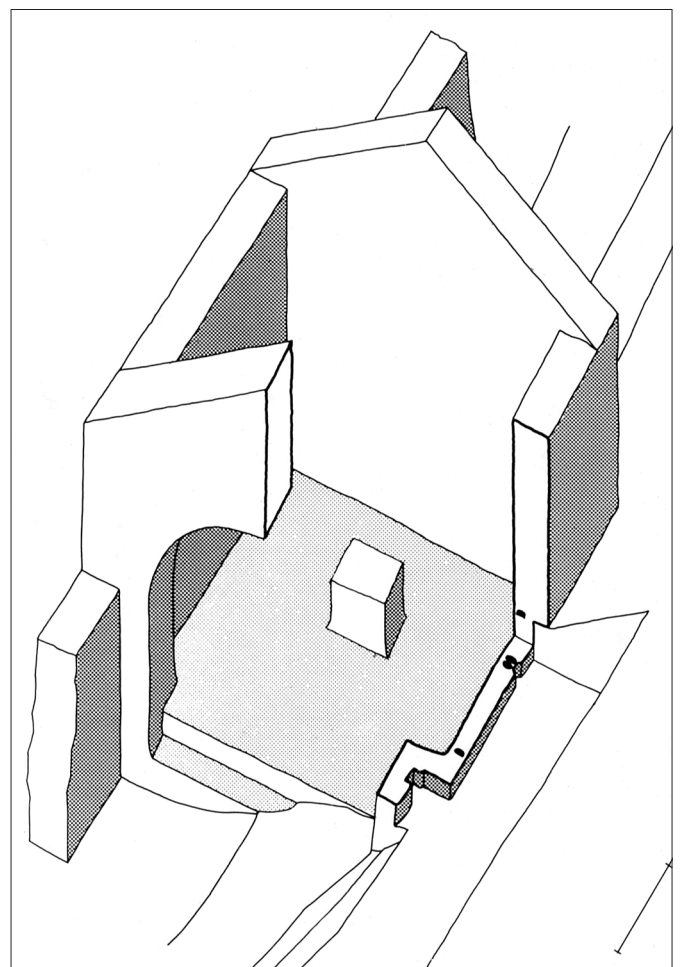


Fig. 4 - Memoria de La Madeleine, reconstitution axonométrique.

construite de l'autre côté de la cuve, vraisemblablement avec une habitation. Peut-on pour autant postuler que cette église est paroissiale, compte tenu de la proximité de la cathédrale ? La deuxième salle était-elle réservée aux visiteurs, aux réunions de prêtres ou avait-elle une vocation utilitaire, liée à des nécessités matérielles ?

A Villeneuve, dans la vallée d'Aoste, l'ancienne église Saint-Marie est au V^e siècle également dotée d'un baptistère et d'une salle secondaire qui la jouxte⁹. Un peu plus loin, une autre salle de grandes dimensions semble avoir appartenu à une construction résidentielle. Doit-on voir dans l'ensemble de ces aménagements une reproduction du groupe épiscopal avec ses différentes salles de réunion ? En remontant le cours de la Dora Baltea, dans cette même vallée d'Aoste, les recherches récentes menées dans l'église plébane de Morgex ont confirmé l'importance de ce carrefour vers le col du Petit-Saint-Bernard. Un baptistère et les dépendances d'une église paléochrétienne ont été dégagés. Les aménagements liturgiques de l'église sont remarquables car l'on retrouve une *solea* qui semble copier le modèle des dispositifs successifs de la cathédrale d'Aoste.

D'autres régions du massif alpin attestent de situations analogues, par exemple à Mendrisio, dans le canton du Tessin. En Suisse alémanique, les dépendances, surtout attestées à partir du VII^e siècle, paraissent directement reliées à l'église puisqu'elles forment des sortes de narthex, séparés de la nef par un mur transversal. Plusieurs hypothèses ont été avancées quant à leurs fonctions : lieux de réception, de réunion ou locaux destinés à recevoir les dons en nature de la communauté. Selon plusieurs archéologues, des sortes de granges ou d'annexes servant aux réserves alimentaires devaient être juxtaposées aux églises, à l'exemple d'aménagements plus tardifs reconnus dans le sous-sol de nombreux bâtiments de culte, tels des silos, voire des tonneaux.

Les rares baptistères retrouvés dans les campagnes au nord de l'Europe et dans le massif alpin ne forment certainement pas une liste exhaustive. Ceux des groupes épiscopaux étaient souvent grandioses et réalisés avec une richesse de matériaux impressionnante laissant forcément des traces. Toutefois, le baptistère secondaire de la cathédrale d'Aoste témoigne d'une restauration du VI^e siècle exécutée en bois. Sans doute un peu postérieur, un autre baptistère en bois a également été mis au jour à Tournai dans la cathédrale. Ces deux cas, qu'il est possible de reconstituer grâce aux négatifs d'un entourage de mortier, attestent d'un type d'aménagement qui devait être beaucoup plus fréquent dans les sièges des paroisses rurales. Du point de vue archéologique, il est clair que les restes de bois des cuves sont presque impossibles à détecter dans un ensemble architectural du Bas-Empire.

Pour les origines des paroisses rurales, on doit également rappeler que les cuves sont abandonnées quelquefois assez tôt et que des inhumations viennent occuper l'espace baptismal. On peut observer cette situation à Glis (Valais) à la fin du VII^e siècle. Nous connaissons aussi des exemples où l'on cherche à maintenir une tradition, même si la cuve n'est plus fonctionnelle. Cette dernière peut alors prendre un rôle commémoratif ; le baptistère de Riva San Vitale (Tessin) est à cet égard très significatif car la cuve monolithique est d'un très grand diamètre alors que sa profondeur est bien faible. Le rite baptismal reste encore mal connu et l'archéologie peut remédier à ce manque d'information. Il faut encore noter, ce qui complique l'analyse, que les églises privées peuvent obtenir le droit d'inhumation et même de baptiser, sans pour autant que la

paroisse soit établie. Le baptistère du monastère de Saint-Maurice est aussi aux VI^e-VII^e siècles dans un contexte exceptionnel qui n'est à rattacher ni à une paroisse, ni à un groupe épiscopal.

Les aménagements liturgiques dans de petites églises rurales n'aident guère à comprendre le statut du lieu. La découverte de barrières de chœur et d'une fondation d'autel ne suffit pas à désigner le siège d'une paroisse. Cependant, la présence des traces d'un banc presbytéral permet d'être sûr que des prêtres accompagnaient le desservant et que l'église avait ainsi une importance reconnue. On observe qu'à Morgex, dans la vallée d'Aoste, l'espace protégé en avant du chœur paraît faciliter l'accès en direction du baptistère. Il s'agit là d'un dispositif presque identique à celui de la cathédrale, où l'évêque peut s'acheminer commodément du *presbyterium* vers la cuve baptismale. Dans le nord de l'Italie, on connaît à Mergozzo un baptistère rural doté d'un autel et d'un passage limité par des barrières menant jusqu'à la cuve baptismale. Ces deux exemples sont certainement des sièges paroissiaux.

C'est probablement à la suite de la hiérarchisation du clergé, influencé par la règle de Saint-Benoît, que se sont constituées les premières paroisses. Celles-ci paraissent en effet appartenir à un réseau qui se forme surtout à partir des VIII^e-IX^e siècles dans nos régions. D'ailleurs, dès cette époque, les proportions remarquables de certaines églises aident à reconnaître les centres religieux disposant de revenus plus importants et où la communauté des fidèles s'est élargie. Les nouvelles fondations sont nombreuses ; ensuite, les modifications architecturales sont relativement limitées jusqu'à l'an mil. Ceci facilite l'établissement d'un classement architectural permettant de comparer les églises principales et des chapelles secondaires. Ces différences de développement restent généralement marquées aux périodes suivantes, rendant la perception des premiers éléments de l'organisation des paroisses au XI^e siècle plus aisée.

L'ensemble de ces critères participe à une meilleure appréciation des vestiges pour reconstituer le réseau paroissial. Certes, l'archéologie ne représente qu'un volet de l'enquête qui doit bien entendu aussi porter sur l'histoire de l'église et de son vocable, du site qui peut être le siège d'un doyen et, le cas échéant, sur l'époque à laquelle ce dernier statut apparaît. La situation géographique, nous l'avons dit, doit être prise également en compte, avec les voies de communications et la répartition des lieux de culte. Enfin, la présence ou non d'un baptistère, de dépendances, de l'habitat et des nécropoles peuvent confirmer les premières interprétations. Les éléments chronologiques sont évidemment fondamentaux et la recherche doit être axée aussi dans ce sens. Pourtant, même si cette discussion peut apporter des indices, il n'existe pas encore de critères sûrs pour les fondations des VI^e-VII^e siècles, quand bien même les analyses en cours d'élaboration devraient faire progresser cette approche.

Les fouilles d'un grand nombre d'églises nous ont appris à réviser sans cesse les modalités d'intervention comme leur finalité. Si les techniques sont bien meilleures, il n'en demeure pas moins que des progrès restent à faire. L'élaboration d'une documentation de base fiable reste toujours prioritaire malgré les facilités fournies par l'informatique. La nécessité de disposer de relevés de toutes sortes, et cela à grande échelle pour expliciter les réflexions en cours n'est pas toujours reconnue. Pourtant, le retour à la documentation archéologique devrait pouvoir se faire à tous les stades des hypothèses car trop souvent l'on compare des traces incomparables. La complexité des résultats fournis par une excavation systématique

dans et autour d'une église va à l'infini et il n'est pas facile de faire admettre que les dernières semaines de l'intervention sont les plus utiles du point de vue coût/rentabilité¹⁰.

Avant que d'obtenir une image complète des églises primitives de la campagne, il conviendra d'affiner la datation de ces premiers édifices et d'en comprendre l'évolution architecturale. Les recherches menées depuis tant d'années dans les groupes épiscopaux témoignent des difficultés rencontrées, avec la perception de dizaines d'horizons généralement perturbés par le chantier suivant. En cherchant à transposer ce modèle à des complexes ruraux, comme nous l'avons fait à Genève, on touche aux limites des possibilités. Il paraît donc juste sur le plan de la méthode d'élargir le territoire envisagé aux fins d'accélérer l'élaboration d'un travail statistique.

Comme chacun le sait, la pluridisciplinarité devrait être la règle ; pourtant, les contacts entre spécialistes ne sont pas toujours ce qu'ils devraient être. Notre expérience d'une étroite collaboration avec des collègues de plusieurs provinces alpines a beaucoup apporté à notre démarche. De même, on insistera une fois de plus sur le fait que, dans le cas d'une fouille d'église, la confrontation sur le site durant l'analyse reste encore le meilleur moyen d'élargir les problématiques et de saisir les multiples voies ouvertes pour la recherche. L'historien devrait lui aussi être associé à ces discussions critiques, comme les sujets traités durant ce colloque vont bien vite le démontrer.

Ce tour d'horizon peut naturellement paraître un peu décevant. Quel doit être le rôle de l'archéologue pour l'étude d'un thème de ce genre ? Il doit tout d'abord fournir une base solide, soit une carte des églises entre le IV^e et le XI^e siècle. Cette présentation analytique enrichira certainement le dossier ; toutefois, elle obligera les chercheurs à un difficile exercice d'équilibre entre les données recueillies et les certitudes chronologiques. L'étude devrait aussi être élargie à l'environnement, les groupes épiscopaux sont à ce sujet riches d'enseignements¹¹. L'église isolée dans la campagne ne me semble pas être la situation la plus fréquente et le plan des dépendances peut se révéler particulièrement significatif pour notre sujet.

Dans un monde où les pressions qui s'exercent sur la recherche se font de plus en plus vives, rétrécissant d'autant les délais impartis, il ne paraît pas inutile de rappeler que l'étude complète d'une église rurale, jusqu'aux pauvres restes de l'édifice en bois du VII^e ou d'une simple assise de fondation coupée par une tombe, est aussi longue que fastidieuse. C'est pourtant seulement par cette quête du détail que les différents états d'un monument deviennent réalité sur le plan scientifique. Sans temps suffisant, les risques d'erreurs s'amplifient. De plus, l'on devrait aussi penser à donner les moyens graphiques de pouvoir vérifier les connaissances enregistrées.

Les progrès de l'archéologie paléochrétienne sont réjouissants. Que ce soit dans les pays du nord ou du Bassin méditerranéen, des résultats impressionnants sont aujourd'hui à notre disposition. Ce

sont des colloques, comme celui auquel nous invitent Christine Delaplace et nos amis toulousains, qui renforceront les contacts internationaux sur des sujets précis. Reste à définir les limites de nos acquis et les comparaisons possibles entre des territoires éloignés. Les origines des paroisses devraient nous réunir. Dans un domaine aussi difficile, le regard offert par les expériences des autres est aussi instructif que stimulant. Si, peut-être avec un certain *a priori*, nous estimons que des groupes épiscopaux comme ceux de Valence, de Barcelone, de Lyon, d'Aoste ou de Tournai présentent des similitudes surprenantes, il serait logique que des analogies se constatent également dans les églises rurales.

NOTES

1. Cristina GODOY FERNANDEZ, « Villa Fortunatus, Fraga, Huesca », *Arqueologia y Liturgia. Iglesias hispánicas (siglos IV al VIII)*, Université de Barcelone, 1995, p. 227-237 ; Pere de PALOL, « El temple de la villa romana del Dominus Fortunatus de Fraga (Osca) », *III Reunió d'arqueologia cristiana hispànica*, Institut d'Estudis Catalans, Université de Barcelone, 1994, p. 30-35.
2. Charles BONNET, « Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993) », *Cahiers d'archéologie genevoise I*, Genève, 1993 ; « Topographie chrétienne et développement urbain », *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, Bd. 59, Heft 3/02, 2002, p. 143-152.
3. Jean GUYON, *Les premiers baptistères des Gaules (IV^e-VIII^e siècles)*, Rome, 2000.
4. Charles BONNET, « Les salles de réception du groupe épiscopal de Genève », *Rivista di archeologia cristiana*, 65, 1989, p. 71-85.
5. Jean-Charles PICARD, « La fonction des salles de réception dans le groupe épiscopal de Genève », *Rivista di archeologia cristiana*, 65, 1989, p. 87-106.
6. Charles BONNET et Julia BELTRAN BERCERO, « L'aula épiscopale de Barcelone », *Rivista di archeologia cristiana*, 2003 (à paraître) ; « Origen i evolució del conjunt episcopal de Barcino », *De Barcino a Barcinona (segles I-VII)*, Barcelone, 2001, p. 74-93.
7. Noël DUVAL, « La *Domus ecclesiae*, Les dépendances non cultuelles de l'*ecclesia* », *Naissance des arts chrétiens*, Atlas archéologique de France, Paris, 1991, p. 63-69.
8. Françoise PREVOT, « La cathédrale et la ville en Gaule dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age », *Histoire Urbaine*, Cathédrale, 7, juin 2003, p. 17-36.
9. Charles BONNET, Renato PERINETTI, *Aoste aux premiers temps chrétiens*, Quart (Aoste), 1986, p. 54-59.
10. Werner JACOBSEN, Léo SCHAEFER, Hans Rudolf SENNHAUSER, *Vorromanische Kirchenbauten, Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Nachtragsband, München, 1991.
11. Nancy GAUTHIER, « Aux origines des cathédrales de France : Les témoignages littéraires » ; Charles BONNET, « Des cathédrales paléochrétiennes aux cathédrales carolingiennes », *20 siècles en cathédrales*, Paris, 2001, p. 133-144 et p. 145-154.

L'HISTORIOGRAPHIE DES PAROISSES RURALES À L'ÉPREUVE DE L'ARCHÉOLOGIE

Elisabeth Zadora-Rio, directeur de recherche au CNRS

RÉSUMÉ

L'apport de l'archéologie à l'historiographie des paroisses au cours des vingt dernières années provient moins des fouilles d'églises – bien que celles-ci aient été nombreuses et fructueuses – que du renouvellement des données concernant l'occupation du sol et la genèse des cimetières.

Les grands décapages conduits dans le cadre de l'archéologie préventive ont révélé la densité de l'habitat rural du haut Moyen Age et remis en question l'hypothèse d'un fort déclin démographique et d'un recul important des superficies cultivées. Les fouilles permettent d'entrevoir l'existence de lieux de culte souvent construits en pierre, en nombre bien plus important qu'on ne l'imaginait, notamment dans le nord de la France. Beaucoup d'entre eux ont été abandonnés au cours de la mise en place des paroisses.

Les recherches récentes ont remis en question l'idée que la constitution des cimetières paroissiaux avait suivi de près l'abandon des nécropoles en plein champ, daté par le mobilier funéraire des VII^e-VIII^e siècles. Il est bien établi actuellement que la pénétration des sépultures dans les habitats ruraux a pu se produire indépendamment de la présence d'un lieu de culte. La constitution des cimetières paroissiaux représente le terme d'un lent processus de rapprochement des vivants et des morts.

MOTS-CLÉS

paroisse, historiographie, occupation du sol, baptistère, sépultures

De récents bilans historiographiques ont montré le renouvellement de la documentation apporté par la multiplication des fouilles d'églises rurales, qui ont mis en évidence un semis de lieux de culte plus dense et plus ancien qu'on ne l'imaginait (Colardelle 1991 : 133 ; Reynaud 1999 : 100).

La principale contribution de l'archéologie à l'historiographie des paroisses rurales, au cours des deux dernières décennies, ne réside peut-être pas tant dans les témoignages directs apportés par les fouilles d'églises, que dans le bouleversement de l'état des connaissances sur le haut Moyen Age dont on commence seulement à mesurer les effets. Ce renouvellement des données entraîne un certain nombre de révisions en ce qui concerne le contexte de l'occupation du sol, la démographie des campagnes et les modalités du passage des nécropoles en plein champ aux cimetières paroissiaux.

Paroisses rurales et occupation du sol

Depuis les travaux de Camille Jullian et surtout de l'abbé Chaume, l'historiographie de la paroisse a été solidement arriérée à celle de l'occupation du sol. La chronologie des vocables paroissiaux était utilisée conjointement avec la toponymie non seulement pour identifier les plus anciennes paroisses, mais aussi pour obtenir une carte du peuplement de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age : pendant longtemps, les vocables paroissiaux ont été pratiquement la seule source pour aborder l'étude de l'occupation du sol du haut Moyen Age (Roblin 1951 ; Roblin 1978 ; Aubrun 1981). Comme on ne trouvait pas de vestiges d'habitat, on postulait une diminution importante du nombre des sites occupés par rapport à l'Antiquité, et par conséquent un recul des superficies

cultivées et une baisse démographique. En dehors des nécropoles, les vestiges matériels du haut Moyen Age paraissaient insaisissables dans les années 70, et leur invisibilité justifiait le recours à des substituts : « Le passage de la civilisation antique aux structures nouvelles et à l'occupation du sol médiévales – cinq siècles – n'a laissé aucune trace archéologique », écrivait Charles Higounet, « et comme cette longue période n'est guère favorisée non plus par la documentation écrite, force est de demander beaucoup à la toponymie et aux vocables de paroisses pour essayer de percer le mystère de l'essor du peuplement » (Higounet 1975 : 307).

Les prospections systématiques et les grands décapages, conduits à partir des années 80 et surtout 90 dans le cadre de l'archéologie préventive, ont révélé une ancienneté insoupçonnée de la mise en valeur des campagnes, bien antérieurement à l'époque romaine, et une densité importante d'habitats ruraux du haut Moyen Age. On est sans doute très loin encore de prendre la mesure du bouleversement historiographique que doit nécessairement entraîner ce renouvellement des données sur l'occupation du sol, mais il est certain que le postulat d'un fort déclin démographique et d'un recul important des terres cultivées au cours du haut Moyen Age doit être remis en question, bien qu'il soit encore largement admis même dans des publications récentes (Fossier 1995 : 11 ; Saxer 1999 : 36 ; Le Jan 2003 : 83-84). Il reposait en effet beaucoup plus sur l'invisibilité des vestiges d'habitat que sur tout autre argument.

Ce bouleversement de l'état des connaissances sur l'occupation du sol a des conséquences pour l'étude de la formation du réseau paroissial : on sait désormais que l'identification des plus anciennes églises, que ce soit par l'archéologie, par les sources textuelles ou par l'analyse des vocables, ne nous donne qu'une information très

partielle sur la répartition du peuplement du haut Moyen Âge. Or l'idée que la multiplication des fondations de paroisses allait de pair avec le défrichement et la mise en valeur du sol imprègne encore fortement, de façon plus ou moins explicite, la bibliographie récente. Parmi de nombreux exemples je citerai seulement l'étude que Walter Berry a réalisée sur la vallée de l'Arroux, en Bourgogne (Berry 1987). Elle se démarque des travaux antérieurs par son ambition, qui est de construire un modèle statistique de la localisation préférentielle des habitats en fonction d'un certain nombre de paramètres environnementaux, mais les fondements sur lesquels l'auteur bâtit son modèle sont malheureusement obsolètes : il part de la chronologie des vocables paroissiaux établie par le chanoine Chaume pour en déduire la chronologie des fondations de paroisses, et il traite ensuite leur répartition par périodes comme des cartes successives de l'occupation du sol.

Il faut renoncer à voir l'histoire de l'occupation du sol comme une suite d'avancées et de reflux du peuplement perceptibles à petite échelle. Ce qu'on sait aujourd'hui sur la densité et l'ancienneté de l'habitat doit nous amener à considérer que la christianisation des campagnes et la construction des premières églises rurales se sont insérées dans un tissu de peuplement rural déjà très dense. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas eu de déplacements d'habitat ni de transformations profondes dans la trame du peuplement, mais ceux-ci ne peuvent être saisis qu'à grande échelle, parce que contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, il n'y a pas eu de désertions ni de reforestations massives, mais des reconfigurations de l'habitat dans les mêmes espaces.

Par voie de conséquence, le maniement des données archéologiques est devenu également plus exigeant. Ainsi la simple présence de vestiges antiques sur l'emplacement d'un centre paroissial, en l'absence de fouille suffisamment extensive de l'église elle-même, ne peut plus être utilisé comme seul critère pour établir l'ancienneté de celle-ci. L'archéologie a révélé en effet de nombreux exemples de sites antiques qui ont été réinvestis au cours du Moyen Âge sans qu'il y ait de continuité de l'occupation. Sans doute faut-il distinguer soigneusement trois éléments qu'on a eu trop souvent tendance à confondre : la chronologie de l'habitat, la chronologie de l'église, et la chronologie de la paroisse. On ne peut transférer sans autre argument la datation de l'un à l'autre : les lieux les plus anciennement habités n'ont pas été nécessairement les premiers à recevoir des églises, et les églises les plus anciennes ne sont pas devenues automatiquement le siège des premières paroisses, comme on l'admet souvent de manière plus ou moins implicite.

La constitution des paroisses représente la mise en place d'un maillage territorial qui intéresse moins l'histoire de l'occupation du sol que celle de la hiérarchisation de l'habitat. Dans ce processus, les églises ont joué un rôle important, mais tout semble indiquer que les fonctions paroissiales n'ont été définies que très progressivement.

L'identification des églises

Les fouilles ont mis en évidence bon nombre d'églises qui ont eu une existence plus ou moins brève et ont disparu avec l'habitat auquel elles étaient associées. Même au Nord de la Loire, contrairement aux idées admises, ces lieux de culte éphémères étaient fréquemment construits en pierre. Les églises en bois qui ont été identifiées au cours des fouilles l'ont presque toujours été sous les églises en pierre qui leur ont succédé, comme par exemple à

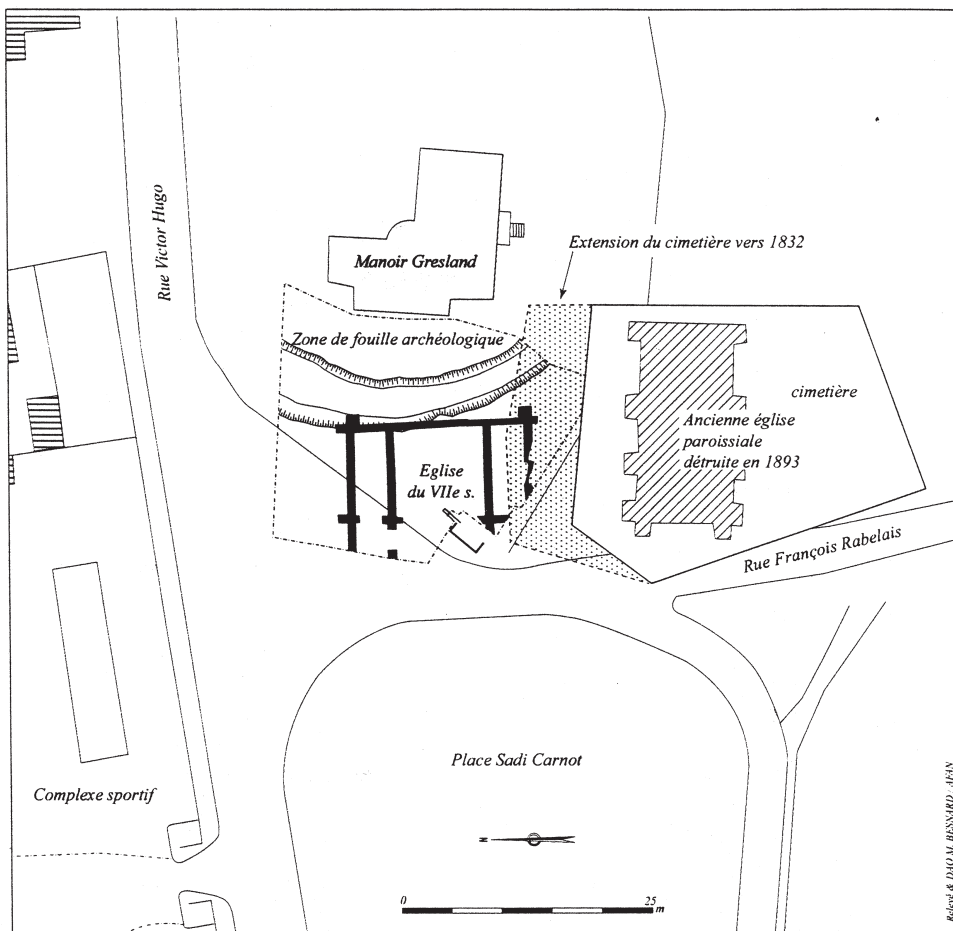
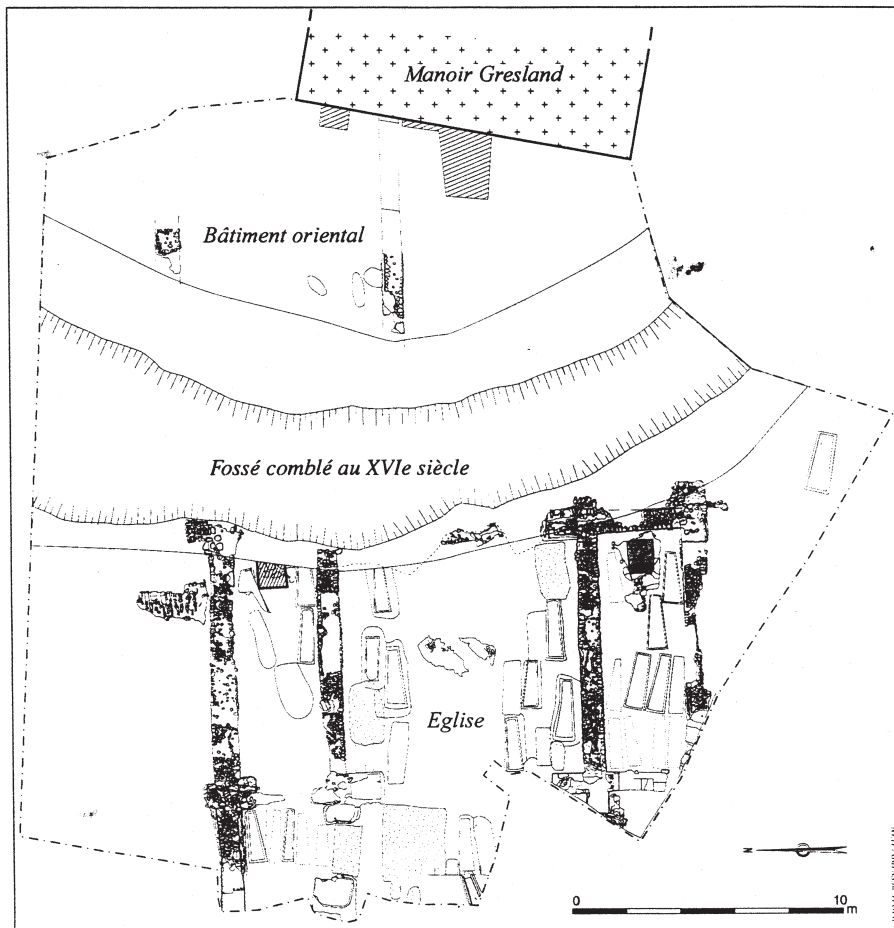
Tournedos, en Normandie, ou à Saleux, en Picardie (Carré 1996 ; Catteddu 1997). C'est là un fait inquiétant, car il signifie nécessairement qu'un grand nombre d'églises de bois doit nous échapper – la majorité de celles qui n'ont pas été rebâties en dur. Le plan des bâtiments sur poteaux est souvent peu lisible en effet, et peut disparaître complètement s'il est recoupé par des sépultures.

Même lorsque les églises sont construites en pierre, leur identification n'est pas toujours évidente. Elle repose parfois sur le plan de l'édifice. C'est le cas, par exemple, du vaste bâtiment de pierre (16,50 m sur plus de 23 m de long), mis au jour sur le site du *vicus* antique de *Diodurum* près de Jouars-Pontchartrain (Blin 1998 : 225-226). L'édifice, construit après le milieu du V^e siècle sur l'emprise d'un temple gallo-romain, a eu une durée d'occupation sans doute assez brève. Une petite zone d'inhumation était située à une cinquantaine de mètres de l'édifice, mais aucune sépulture n'a été retrouvée à l'intérieur ni à proximité immédiate. Ailleurs, comme à Hordain (Nord) ou à Serris (Seine-et-Marne), le plan quadrangulaire des édifices de pierre ne permet pas à lui seul d'attester leur fonction ecclésiastique, et l'interprétation est fondée principalement sur l'association avec des sépultures. A Serris, où le bâtiment mesurait 12 m x 7,5 m, l'analyse préliminaire des résultats suggère que les inhumations contemporaines de l'utilisation de l'édifice, au VII^e-VIII^e siècle, étaient situées à l'extérieur le long des murs. Après la destruction du lieu de culte, dès le IX^e siècle, elles ont occupé son emplacement, et la zone d'inhumation a perduré jusqu'au X^e siècle (Foucray, Gentili 1998). A Hordain, le lieu de culte (11 m x 6 m) a été construit au VII^e siècle dans une zone d'inhumation où les premières tombes sont datées de la fin du V^e ou du début du VI^e siècle. L'espace funéraire délimité par un fossé regroupait deux ensembles de sépultures dont l'un occupait l'intérieur ou les abords du lieu de culte tandis que l'autre, orienté différemment, était associé à des tombes de chevaux et des incinérations sous tumulus ; la chapelle est tombée en ruine dès la fin du VII^e ou le début du VIII^e siècle, et comme celle de Serris, elle a été recouverte alors par des sépultures (Demolon 1989). Dans les deux cas, le cimetière paraît être resté en usage un siècle ou deux après la disparition du lieu de culte.

L'un des édifices les plus spectaculaires qui ait été découvert récemment est sans doute celui de Notre-Dame de Bondeville, en Normandie (Langlois, Le Maho 2001)¹. L'église en pierre, construite au VII^e siècle, mesure 18 m de large sur une longueur évaluée à plus de 30 m (fig. 1, a et b). Les fouilles conduites par J.-Y. Langlois ont révélé un plan complexe, comprenant une nef centrale et des collatéraux ; des vestiges d'autels ont été mis au jour dans le chœur et les deux chapelles latérales ; l'édifice était orné de mosaïques et de vitraux assemblés avec une résille de plomb. De nombreuses sépultures d'hommes, de femmes et d'enfants, en sarcophage ou en coffres de bois, ont été découvertes à l'intérieur. L'édifice fouillé, dont la durée d'utilisation n'excède pas un siècle ou deux, était situé juste à côté de l'église paroissiale de Bondeville. Selon l'hypothèse de J. Le Maho, les deux bâtiments culturels, associés à un troisième édifice qui n'a été que partiellement dégagé, auraient appartenu à un même ensemble, dans lequel il propose de voir, en raison de la richesse du décor, un monastère fondé au VII^e siècle dans un domaine aristocratique.

La découverte d'un grand nombre d'églises, souvent même construites en pierre, qui n'ont eu qu'une existence éphémère, de l'ordre d'un ou deux siècles, voire de quelques décennies, indique que la pérennité des lieux de culte est moins générale qu'on ne l'ad-

Fig. 1a et 1b - Notre-Dame de Bondeville.



met le plus souvent. Tous n'étaient certainement pas destinés à des fonctions pastorales. Les sources écrites, notamment les récits de Grégoire de Tours, indiquent que l'implantation des églises dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Age obéissait à des logiques très variées ; certaines étaient destinées à marquer le territoire dans un acte de conversion symbolique de lieux de culte païens, d'autres à commémorer la tombe d'un saint, d'autres à exalter des reliques : c'est le cas par exemple de la deuxième église de Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), construite par un laïque, à la suite d'un vœu, pour honorer les reliques de saint André que son père avait rapportées de Bourgogne. Les travaux de Gabriel Fournier en Auvergne ont mis en évidence l'existence fréquente de groupes d'églises du haut Moyen Age en milieu rural, en particulier dans les *vicis*, et des observations analogues ont été faites au Nord comme au Sud de la Loire (Fournier 1963 ; Fournier 1982 ; Fixot 1994 ; Hautefeuille 1998, 1 : 185 ; Le Maho 1989 ; Zadora-Rio 1989 :91). La constitution du réseau paroissial a certainement entraîné une régularisation de la répartition des églises. Celle-ci a sans doute suscité des fondations nouvelles, mais elle a aussi entraîné l'élimination d'un grand nombre d'édifices surnuméraires, qui ont disparu ou ont été reconvertis en prieuré. Les sources écrites montrent que certaines de ces églises ont servi de points d'ancrage à des fondations de bourgs aux XI^e-XII^e siècles (Zadora-Rio 1994).

L'identification des fonctions paroissiales

S'il n'est pas toujours aisé d'identifier archéologiquement une église, il est encore plus difficile d'en déterminer le statut. Les fonctions paroissiales ne laissent guère de traces archéologiques, à l'exception du droit de baptême et du droit de sépulture.

Les baptistères

Les découvertes de baptistères sont extrêmement rares en France : moins de vingt (Corse exclue) d'après l'inventaire donné par *Les premiers monuments chrétiens de la France* (Duval 1995-1998), complété par quelques découvertes récentes². Le fait que la plupart d'entre eux se trouvent dans le Midi de la Gaule est souvent invoqué comme preuve d'une christianisation plus précoce et plus profonde dans le Sud que dans le Nord (Reynaud 1999), mais on peut se demander si cette différence est réellement significative. Prenons le cas des baptistères de cathédrales : le nombre des villes épiscopales peut être évalué à une centaine pour l'ensemble des Gaules vers 500 (Guyon 1997), et personne ne met en doute le fait que chacune d'elles était pourvue d'un baptistère au moins. Or on ne connaît guère plus d'une douzaine de baptistères de villes épiscopales dont les vestiges aient été identifiés, et parmi ceux-ci, seul celui de Reims appartient à la moitié Nord de la France. Le fait que ceux du Midi soient mieux connus résulte sans doute d'une meilleure conservation des monuments ; plusieurs d'entre eux, en effet, sont restés en élévation, sous forme de bâtiments plus ou moins autonomes, jusqu'à l'époque moderne ou contemporaine, alors que dans le Nord, ils ont été le plus souvent absorbés ou recouverts lors de la construction des cathédrales gothiques.

Si on s'en tient aux baptistères ruraux, on en connaît une dizaine à peine pour toute la France (sans la Corse), et à l'exception de Port-Bail, en Normandie, ils sont tous situés largement au sud de la Loire, mais les effectifs sont si faibles, là encore, qu'on ne peut guère les considérer comme probants. Bon nombre de baptistères

ne constituaient pas des bâtiments distincts, mais étaient placés dans l'avant-nef de l'église, voire dans l'abside comme dans le cas de Meysses, et compte tenu de la taille réduite des cuves baptismales et du faible nombre des églises fouillées exhaustivement, leur découverte est toujours très aléatoire. Dans l'état actuel des connaissances, il semble hasardeux de se fonder sur la répartition des baptistères identifiés pour en déduire une différence entre un modèle méridional et un modèle septentrional de mise en place des paroisses rurales.

Les lieux d'inhumation

De même que le droit de baptiser, la présence d'un cimetière est censée faire la différence entre les églises paroissiales et les autres.

On a longtemps pensé que la christianisation avait entraîné une rupture radicale dans les pratiques funéraires, et on tenait pour acquis que la constitution des cimetières paroissiaux avait suivi de près l'abandon des nécropoles en plein champ, daté par le mobilier funéraire des VII^e-VIII^e siècles. Récemment encore, on utilisait la chronologie des nécropoles pour évaluer les origines de l'habitat sur l'emplacement du village voisin, la date présumée d'abandon de la nécropole étant censée marquer le tournant de la christianisation (Périn 1992 ; Pilet 1994).

Certains critères qui étaient invoqués comme preuves de christianisation ont été abandonnés depuis longtemps : ainsi l'orientation ouest-est dont on sait qu'elle était déjà majoritaire au IV^e s., antérieurement à la christianisation, ou la présence de sarcophages, qui était interprétée comme la marque d'une influence urbaine, donc *a priori* chrétienne.

Pendant longtemps, on a attribué également à la christianisation la disparition du mobilier funéraire, mais ainsi que l'ont souligné Donald Bullough et plus récemment Cécile Treffort, l'Eglise ne s'est jamais opposée aux dépôts funéraires ni à l'inhumation habillée (Bullough 1983 ; Treffort 1996a).

L'Eglise s'est longtemps désintéressée également du lieu d'inhumation des fidèles. S'il y a eu très tôt des inhumations *ad sanctos*, elles résultaient de choix individuels et non d'une obligation imposée par l'Eglise. Les recherches récentes ont montré l'émergence tardive du cimetière chrétien, conçu comme espace délimité et consacré destiné à la communauté paroissiale, d'où les incroyants et les renégats étaient exclus (Treffort 1996 b). Le X^e-XI^e siècle paraît constituer un tournant à cet égard : c'est à partir de cette époque que la présence du cimetière joue un rôle dans la hiérarchisation des églises. Alors que chez Grégoire de Tours et dans les canons des conciles mérovingiens, les églises principales sont celles qui ont le droit de baptême, à partir du X^e-XI^e siècle, les églises-mères sont définies avant tout par le monopole des sépultures (Zadora-Rio 2003a).

Les fouilles d'habitats ruraux du haut Moyen Age, qui se sont multipliées avec le développement de l'archéologie préventive dans le courant des années 80 et 90, ont révélé un grand nombre d'inhumations isolées ou en petits groupes. Le phénomène est très largement répandu en France, mais on le rencontre également en Angleterre, aux Pays-Bas, en Allemagne. La plupart de ces découvertes ne sont connues que par des rapports préliminaires ou des notices, et les datations sont encore souvent mal assurées. Il semble bien, en tout cas, que la présence de ces inhumations dispersées dans l'habitat, trop nombreuses pour qu'on puisse toutes les ranger dans la catégorie des sépultures d'exclus, remet en question

une idée admise depuis longtemps : celle d'un rapport immédiat entre l'abandon des nécropoles en plein champ et la constitution des cimetières paroissiaux (Zadora-Río 2003a). C'est un postulat qui paraissait aller de soi : on n'imaginait pas que les sépultures aient pu pénétrer dans l'habitat indépendamment de l'existence d'une église – à tel point que quand on n'avait pas d'éléments de datation pour celle-ci, on n'hésitait pas à lui attribuer la datation des inhumations les plus anciennes. Or on sait, aujourd'hui, que l'introduction des sépultures dans les villages a pu se faire indépendamment du regroupement des morts autour du lieu de culte.

Il n'est pas rare de trouver ces sépultures dispersées dans des habitats qui possèdent, par ailleurs, une église et un cimetière. Ainsi par exemple à Serris, en Ile-de-France, la fouille a révélé l'existence, aux VII^e-VIII^e siècles, de plusieurs zones d'inhumation apparemment contemporaines : outre les sépultures regroupées autour de l'église, il y avait, dispersés dans l'habitat, deux ensembles funéraires comptant 62 individus, plusieurs groupes de deux à quatre personnes, et quelques inhumations isolées. A partir du IX^e siècle, seule la zone d'inhumation située sur l'emplacement de l'église est restée en usage. Elle a livré 956 sépultures, datées du VII^e au X^e siècle.

La question qui se pose est de savoir si ces morts dispersés dans l'habitat étaient inhumés à proximité immédiate de maisons encore occupées, ou si les sépultures étaient implantées dans des ruines de constructions abandonnées à la périphérie de l'habitat. Dans cette dernière hypothèse, le phénomène serait peut-être à rapprocher des découvertes de sépultures dans les ruines de bâtiments romains qui ont été fréquemment signalées un peu partout en France depuis plus d'un siècle. Ces découvertes sont certainement surreprésentées dans la bibliographie : si on en connaît autant d'exemples, c'est évidemment en raison de l'attrait que les *villae* et les temples antiques ont exercé sur les archéologues bien avant les vestiges médiévaux. En Normandie, Jacques Le Maho a identifié une quarantaine d'édifices gallo-romains utilisés à des fins funéraires au cours du haut Moyen Age (Le Maho 1994). L'exemple le mieux étudié est certainement celui de Saint-Georges-de-Boscherville. Les fouilles ont mis au jour un *fanum* construit en pierre au II^e siècle et abandonné au IV^e siècle, qui a été réoccupé par des sarcophages vers le milieu du VII^e siècle, puis converti en chapelle à l'époque carolingienne, avant d'être à nouveau agrandi au milieu du XI^e siècle, pour être transformé en collégiale de chanoines (Le Maho 1998). Jacques Le Maho souligne le fait que le *fanum* était abandonné et partiellement en ruines au moment où il a été réutilisé par les inhumations. Il y voit un indice de la proximité d'un habitat du haut Moyen Age, plus que le signe d'une attraction exercée par un lieu de culte ancien (Le Maho 1989). Cette hypothèse peut sans doute être avancée également dans tous les cas où aucun indice sérieux n'atteste l'existence d'une église, comme à Gisay-la-Coudre et Boos en Normandie, ou encore à Villiers-le-Bâcle en Ile-de-France (Le Maho 1994 ; Giganon 1995).

Le site de Rigny, en Touraine, dont la fouille partielle a livré 1750 sépultures, a permis d'étudier le processus de transformation des espaces funéraires depuis le VIII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle (Zadora-Río, Galinié 2001).

Sous le cimetière paroissial, la fouille a mis au jour deux grands bâtiments en pierre des VII^e-VIII^e siècles, qui étaient associés à une première église. Le site, dans cette phase d'occupation, a pu être identifié avec la *colonia Riniaco* que les Documents comptables de Saint-Martin de Tours mentionnent avec sept tenanciers à la fin du

VII^e siècle. A cette date, les habitants du site étaient inhumés ailleurs, sans doute dans une nécropole située à l'écart de l'habitat.

C'est vers le milieu du VIII^e siècle que des sépultures occupèrent progressivement l'emplacement des bâtiments abandonnés. Leur densité était faible, et leur disposition rappelle celle des sépultures mises au jour dans les ruines gallo-romaines ou dans les habitats ruraux du haut Moyen Age. Certaines d'entre elles étaient alignées le long des murs, mais toutes étaient postérieures aux premières couches de destruction, et aucune d'entre elles n'occupait une position remarquable à l'intérieur des bâtiments. La zone d'inhumation s'étendait selon un axe nord-sud, et l'influence polarisatrice de l'église n'était donc guère sensible, bien qu'on ait retrouvé une inhumation d'enfant près du chevet (fig. 2). Au cours de cette première phase d'inhumation, l'établissement de la zone funéraire ne paraît s'expliquer ni par une valeur symbolique particulière des bâtiments ruinés, ni par la présence de l'église, mais plutôt par la volonté de rapprocher les inhumations de l'habitat dont la permanence à proximité, après le VIII^e siècle, est attestée dans la zone fouillée par la présence de dépotoirs, de rejets de foyers, de structures domestiques. En raison de la dispersion des sépultures, sur lesquelles l'église ne paraît pas exercer d'attraction particulière, on

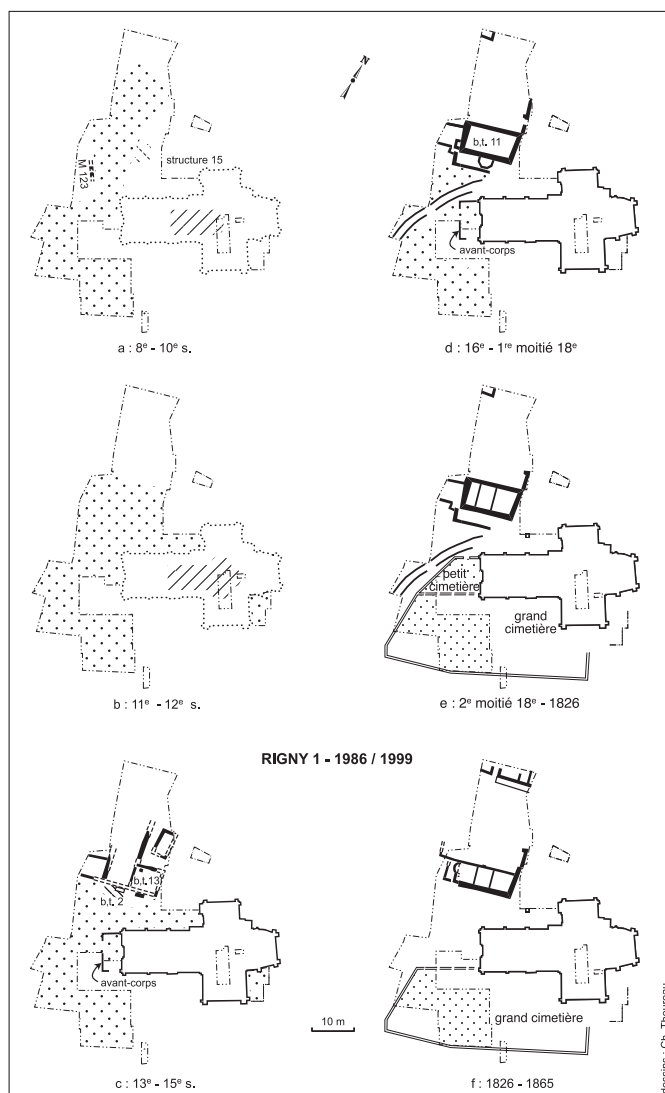


Fig. 2 - L'évolution de la superficie du cimetière de Rigny. (Dessin C. Theureau)

postule que cette phase d'occupation funéraire est antérieure à la mise en place du cimetière paroissial. C'est seulement vers la fin du X^e siècle que le cimetière a été recentré autour de l'église qui fut alors reconstruite et agrandie.

L'hypothèse retenue est que ce resserrement de la zone d'inhumation autour de l'église, qui témoigne d'une solidarité topographique nouvelle de l'espace funéraire et du lieu de culte, correspond à un changement de statut et marque la constitution du cimetière paroissial.

Cet exemple suggère que les groupes d'inhumations qu'on trouve dans les habitats du haut Moyen Age peuvent peut-être s'expliquer par la volonté de rapprocher les morts des vivants, sans que ce processus n'implique nécessairement un regroupement autour d'une église. Il est très possible qu'il en soit de même pour les inhumations qui réoccupent des ruines gallo-romaines : leur présence peut révéler l'existence à proximité d'un habitat du haut Moyen Age, sans qu'il soit nécessaire d'y voir une attirance particulière pour les vestiges du passé (Le Maho 1994 ; Williams 1997).

Le processus d'évolution mis en lumière à Rigny va à l'encontre de l'hypothèse généralement admise d'un développement des cimetières en auréoles concentriques autour de l'église. C'est au cours de la première phase d'inhumation, entre le VIII^e et le X^e siècle, que l'espace funéraire a occupé la plus grande superficie. Le recentrage autour de l'église, vers la fin du X^e siècle, a entraîné l'abandon de la zone d'inhumation la plus éloignée. La réduction de la superficie du cimetière s'est poursuivie au cours des siècles suivants à mesure que l'espace funéraire s'est spécialisé et que les activités profanes en ont été exclues. Ce rétrécissement du cimetière s'est accompagné d'une plus grande densité des inhumations et d'une accélération de la rotation des sépultures. Il traduit donc un changement des usages sociaux du cimetière, et non une diminution de la population inhumée imputable à une baisse démographique ou à une concurrence exercée par la multiplication des paroisses rurales.

graphique ou à une concurrence exercée par la multiplication des paroisses rurales.

Au cours du haut Moyen Age, le choix de l'emplacement de la sépulture était sans doute du ressort de la famille, et une grande diversité de modes d'inhumation paraît avoir été utilisée simultanément, à proximité ou à l'écart de l'église, à l'intérieur ou en marge des habitats, en groupe ou en tombe isolée, sans qu'on puisse interpréter ces inhumations dispersées comme des tombes d'exclus ou de non chrétiens : pour qu'il y ait exclusion, il faut qu'il existe des lieux d'inhumation communautaires, et ceux-ci semblent n'avoir acquis un statut qu'à une date tardive. Il n'est pas exclu que les nouvelles possibilités de datation offertes par le 14C amènent à reconsidérer la chronologie des nécropoles en plein champ : l'hypothèse de leur abandon au VII^e-VIII^e siècle repose entièrement sur la datation du mobilier funéraire qui disparaît à partir de cette époque. Or la plupart de ces nécropoles comportent également un nombre important, voire une majorité, de sépultures sans mobilier qui peuvent se révéler beaucoup plus tardives.

La multiplicité des lieux d'inhumation du haut Moyen Age rend tout à fait illusoire les évaluations démographiques fondées sur les variations du nombre des inhumations par périodes, puisqu'on ne peut distinguer l'augmentation des effectifs due à une croissance démographique de celle qui résulterait uniquement d'un regroupement des morts dans une même nécropole.

Le statut des localités

D'après les canons des conciles mérovingiens, le statut des églises est lié dans une large mesure au statut des localités dans lesquelles elles se trouvent. Les canons des conciles établissent une distinction nette entre les églises baptismales et celles qui n'ont pas le droit de délivrer le baptême, et en règle générale, les premières sont situées

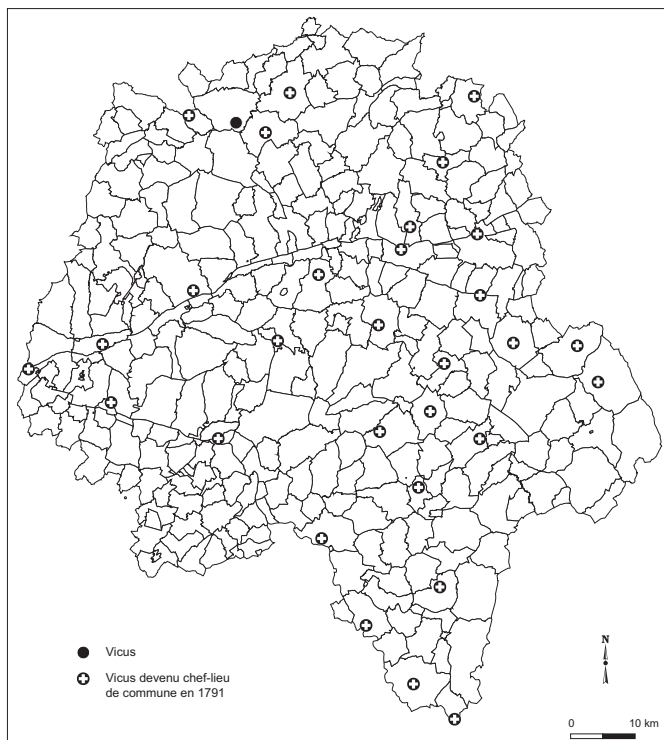


Fig. 3 - L'influence des *vicus* mentionnés par Grégoire de Tours sur le réseau des chefs-lieux de communes de 1791.

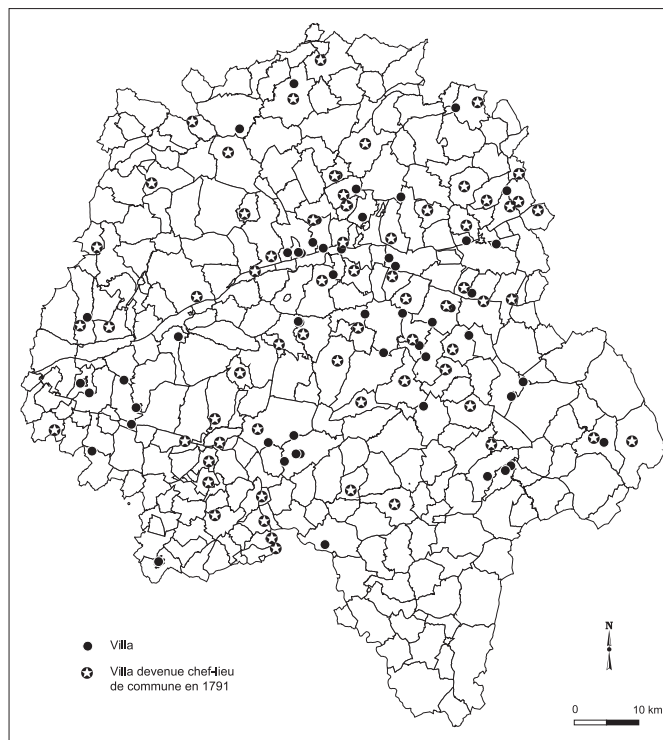


Fig. 4 - L'influence des *villae* du haut Moyen Age sur le réseau des chefs-lieux de communes de 1791.

principalement dans les *vici*. L'importance des *vici* dans le réseau paroissial est confirmée par le témoignage de Grégoire qui a laissé pour le diocèse de Tours une liste des églises fondées par ses prédécesseurs. Les trente-et-un *vici* qu'il mentionne ont tous été, à deux exceptions près, des centres paroissiaux au Moyen Âge et des chefs-lieux de communes en 1791 (fig. 3). L'impact des localités qualifiées de *villae* paraît beaucoup plus faible par comparaison, puisque seule la moitié d'entre elles a donné des chefs-lieux de paroisse au Moyen Âge et des chefs-lieux de commune en 1791 (fig. 4). En réalité il n'est pas certain que cette différence soit significative, car les sources ne sont pas de même nature : la liste des *vici* est tirée de l'œuvre de Grégoire de Tours alors que les mentions de *villae* proviennent non de sources narratives, mais d'actes royaux, rédigés à des dates plus tardives (entre le VIII^e et le X^e siècle). Chez Grégoire de Tours le terme de *villa* est beaucoup plus rare que celui de *vicus* : dans le diocèse de Tours, il n'en mentionne que trois, pour trente-et-un *vici*. Dans les sources diplomatiques carolingiennes, le terme de *villa* est au contraire omniprésent alors que le terme de *vicus* devient excessivement rare ; on le trouve encore dans des formules générales de concession d'immunité ou de tonlieu, mais il n'est presque jamais appliqué à une localité particulière. Dans le corpus des sources carolingiennes concernant les diocèses de Tours et d'Angers, pour 343 mentions de *villae*, on ne trouve qu'une seule fois le terme de *vicus* associé à une localité précise. Il est troublant, en particulier, de constater qu'un certain nombre de *vici* mentionnés par Grégoire sont qualifiés de *villa* entre le VIII^e et le X^e siècle. Il est difficile de dire si ce changement de dénomination traduit une transformation de la morphologie des lieux, un changement de statut, une évolution du vocabulaire, ou encore des usages propres à la langue des diplômes par opposition au lexique des sources narratives.

On peut légitimement se demander dans quelle mesure l'archéologie permet d'identifier les différences de statut attestées par les sources écrites du haut Moyen Âge. Dans l'Antiquité romaine, *vicus* et *villa* constituent des entités clairement identifiables par leurs structures matérielles. Un *vicus* se caractérise par la présence de monuments publics, de théâtres, de temples, d'une voirie urbaine. Les *villae* sont également caractérisées par des plans clairement identifiables qui les distinguent des *vici*. On peut cependant douter de notre capacité à identifier archéologiquement un *vicus* du haut Moyen Âge, en dehors des cas où il prend la suite d'une agglomération secondaire antique. Ainsi par exemple dans le cas du *vicus* antique de *Diodurum* près de Jouars-Pontchartrain, les fouilles conduites par Olivier Blin ont révélé des bâtiments de bois, occupés entre le VI^e et le IX^e-X^e s., qui présentaient une orientation différente de celle des bâtiments antiques ; si on faisait abstraction de ceux-ci pour ne prendre en considération que les structures du haut Moyen Âge, il est peu probable qu'on ait pu identifier le site comme un *vicus*.

Parmi les trente-et-un *vici* qu'il mentionne dans son diocèse, Grégoire de Tours en distingue quatre dont il nous dit qu'ils ont été récemment fondés par ses prédécesseurs³. Selon Michel Tarpin et Christine Delaplace, l'expression utilisée par Grégoire, « *vicus aedificatus est* » ou « *fundatus est* », ne devrait pas être comprise au pied de la lettre, et désignerait uniquement l'institution de l'église paroissiale (Delaplace 1999 : 168 ; Delaplace 2002 ; Tarpin 1988 : 466). Même s'il est vrai, comme le souligne à juste titre Christine Delaplace, que la fondation de villages n'entre pas dans les attributions normales d'un évêque au VI^e siècle, il m'est difficile, cependant, d'y voir un argument interdisant d'emblée une inter-

prétation littérale du texte de Grégoire, qui prend soin de distinguer les localités où ses prédécesseurs ont construit une église de celles où ils ont « fondé un *vicus* ». L'hypothèse d'une baisse démographique au cours du haut Moyen Âge, qui rendrait improbable l'attribution de toute fondation nouvelle au VI^e siècle, me paraît remise en cause par les fouilles des deux dernières décennies (Zadora-Rio 2003 b). La découverte récente, au Roc de Pampelune, en Languedoc, d'une agglomération fondée de toutes pièces au V^e-VI^e siècle avec une église et un baptistère, souligne, du reste, la nécessité d'envisager sérieusement la possibilité que des *vici* aient pu être créés *ex nihilo* à la même époque en Touraine (Schneider 2003).

Conclusion

L'archéologie est donc en passe de modifier profondément l'image que l'on pouvait avoir du haut Moyen Âge à travers les seules sources écrites, et ce changement de perspective amène à remettre en cause un certain nombre d'idées admises dans l'historiographie des paroisses.

Le premier résultat, et peut-être le plus lourd de conséquence, a été de montrer que la mise en place du réseau paroissial ne devait pas être vue comme une étape dans la mise en valeur du sol et les « grands défrichements », mais comme l'élaboration d'un maillage administratif, fiscal et religieux résultant d'un lent processus de territorialisation.

La mise en place des limites paroissiales s'est accompagnée d'une hiérarchisation de l'habitat qui a entraîné la disparition d'un grand nombre de lieux de culte. Ce processus d'abandon n'a sans doute pas été suffisamment étudié car l'attention des archéologues s'est portée principalement sur la datation des constructions. Parmi ces lieux de culte précoces, les bâtiments en pierre étaient loin d'être exceptionnels, mais la construction en dur n'était pas nécessairement un gage de pérennité puisque certains d'entre eux n'ont eu qu'une existence éphémère.

La constitution des cimetières paroissiaux, réservés aux morts et accueillant l'ensemble des défunts d'une paroisse, n'a pas été une conséquence directe et immédiate de la christianisation, mais elle a résulté d'un lent processus de rapprochement des morts et des vivants, dont la polarisation de l'espace funéraire autour de l'église apparaît comme la dernière étape. Les fouilles récentes ont montré que la pénétration des sépultures à l'intérieur des habitats ruraux n'est pas nécessairement liée à la construction d'une église, ni à la mise en place des paroisses rurales. S'il y a eu très tôt des tombes de chrétiens auprès des églises, le regroupement des morts autour du lieu de culte n'était pas une obligation, et les inhumations ont souvent occupé d'abord la périphérie de l'habitat, parfois sur l'emplacement de bâtiments abandonnés, sans qu'on puisse en déduire qu'il s'agit d'exclus ou de non-chrétiens. Le choix du lieu de sépulture était probablement du ressort des familles, et de nombreuses zones d'inhumation ont sans doute coexisté au cours du haut Moyen Âge.

Les recherches récentes suggèrent également que les églises rurales du haut Moyen Âge étaient plus nombreuses qu'on ne le pense habituellement, notamment au nord de la Loire, et que l'opposition généralement admise entre un modèle méridional et un modèle septentrional de mise en place du réseau paroissial a peut-être été surestimée : sans doute mériterait-elle d'être réexaminée à nouveaux frais.

NOTES

1. Je remercie J.-Y. Langlois de m'avoir communiqué les plans de la fouille (fig. 1).
2. Baptistères de cathédrales (dans les limites de la France actuelle, Corse exclue) : Aix-en-Provence, Cimiez, Fréjus, Grenoble, Lyon, Marseille, Nantes 1 et 2, Poitiers, Reims, Riez ; baptistères ruraux : Civaux (Vienne), L'Isle-Jourdain (Gers), Meysses, Mélas (Ardèche), Saint-Hermentaire (Var), Notre-Dame du Brusac (Alpes-Maritimes), Loupian, Roc-de-Pampelune (Hérault), Portbail (Manche).
3. Les termes utilisés sont *fundare* et *aedificare*. A Manthelan sous l'évêque Volusianus : « *hujus tempore vicus Mantholomaus aedificatus est et basilica S. Johannis ad Maiorem monasterium* » ; à Neuillé et à Luzillé sous l'évêque Injuriosus : « *vicus etiam Noviliacus et Luciliacus fundati sunt* » ; enfin sous l'évêque Baudinus : « *alter vicus Noviliacus aedificatus est* » (*Historiarum libri decem*, éd. B. Krusch et W. Levison, *MGH, srm*, I, 1, 1937-1951, rééd. 1962, X, 31).

BIBLIOGRAPHIE

- Aubrun 1981 : AUBRUN (M.), *L'ancien diocèse de Limoges des origines au milieu du XI^e siècle*. Clermont-Ferrand, 1981.
- Berry 1987 : BERRY (W. E.), "Southern Burgundy in Late Antiquity and the Middle Ages", C.L. Crumley and W.H. Marquardt dir., *Regional Dynamics. Burgundian Landscapes in Historical Perspective*, San Diego, New York, Berkeley, 1987, p. 447-607.
- Blin 1998 : BLIN (O.), "Jouars-Pontchartrain. Edifice funéraire de La Ferme d'Ithe (Diodurum)", N. Duval dir. *Les premiers monuments chrétiens de la France*, vol. 3, Paris, 1998, p. 219-226.
- Bullough 1983 : BULLOUGH (D.), "Burial, Community and Belief in the Early Medieval West", P. Wormald dir., *Ideal and reality in Anglo-saxon and Frankish Society*. Oxford 1983, p. 177-201.
- Carré 1996 : CARRE (F.), "Le site de Portejoie (Tournedos, Val-de-Reuil, Eure), VII^e-XIV^e siècles : organisation de l'espace funéraire", H. Galinié, E. Zadora-Rio dir., *Archéologie du cimetière chrétien*, Tours, 1996, p. 153-162.
- Catteddu 1997 : CATTEDDU (I.), "Le site médiéval de Saleux "Les Coutures" : habitat, nécropole, et églises du haut Moyen Age", G. D. Boe, F. Verhaeghe dir., *Rural settlements in Medieval Europe. Papers of the "Medieval Europe Brugge 1997" Conference*, vol. 6. Zellik, 1997, p. 143-148.
- Colardelle 1991 : COLARDELLE (M.), "Les paroisses rurales", *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, 1991, p. 122-133.
- Delaplace 1999 : DELAPLACE (C.), "La mise en place de l'infrastructure ecclésiastique rurale en Gaule à la fin de l'Antiquité (IV^e-VI^e siècles après J.-C.)", *La paroisse pré-romane et romane. Les Cahiers de Saint-Michel de Cuixa*, XXX, 1999, p. 153-170.
- Delaplace 2002 : DELAPLACE (C.), "Les origines des églises rurales (V^e-VI^e siècles). A propos d'une formule de Grégoire de Tours". *Histoire et sociétés rurales* 18, 2002, p. 11-40.
- Demolon 1989 : DEMOLON (P.), "Hordain (Nord)", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir. *L'Église, le terroir*, Paris, 1989, p. 59-62.
- Duval 1995-1998 : DUVAL (N. dir.), *Les premiers monuments chrétiens de la France*, Paris, 1995-1998.
- Fixot 1994 : FIXOT (M.), "L'église médiévale dans l'espace rural provençal d'après des fouilles récentes", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir., *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales, Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale (Aix-en-Provence, 28-30 septembre 1989)*, Paris, 1994, p. 36-48.
- Foucray, Gentili 1995 : FOUCRAY (B.), F. GENTILI (F.), "Le village du haut Moyen Age de Serris (Seine-et-Marne), lieu-dit "Les Ruelles" (VII^e-X^e siècle)", C. Lorren, P. Périn dir., *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne), Actes des XIV^e Journées Internationales d'Archéologie, Guiry-en-Vexin et Paris 1993*, Rouen, 1995, p. 139-144.
- Foucray, Gentili 1998 : FOUCRAY (B.), F. GENTILI (F.), "Serris. Chapelle cimétériale des Ruelles", N. Duval dir., *Les premiers monuments chrétiens de la France*, vol. 3, Paris, 1998, p. 198-200.
- Fournier 1963 : FOURNIER (G.), *Le peuplement rural en Basse-Auvergne durant le haut Moyen Age*, Paris, 1963.
- Fournier 1982 : FOURNIER (G.), "La mise en place du cadre paroissial et l'évolution du peuplement", *Cristianizzazione ed organizzazione ecclesiastica delle campagne nell'alto medioevo : espansione e resistenze, Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, (Spoleto 10-16 aprile 1980)*, Spolète, 1982, p. 495-575.
- Giganon 1995 : GIGANON (D.), "Edifice religieux, nécropole et habitats du VI^e au IX^e siècle à Villiers-le-Bâcle (Essonne)", C. Lorren, P. Périn dir., *L'habitat rural du haut Moyen Age (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne), Actes des XIV^e Journées Internationales d'Archéologie, Rouen mérovingienne, Guiry-en-Vexin et Paris 1993*, Rouen, 1995, p. 103-108.
- Guyon 1997 : GUYON (J.), "Les baptistères au V^e siècle", M. Rouche dir., *Clovis, histoire et mémoire*, vol. I, Paris, 1997, p. 255-269.
- Hautefeuille 1998 : HAUTEFEUILLE (F.), *Structures de l'habitat rural et territoires paroissiaux en bas-Quercy et haut-Toulousain du VII^e au XIV^e siècle*, Thèse de doctorat de l'Université de Toulouse II-Le Mirail, 1998.
- Higounet 1998 : HIGOUNET (C.), "Occupation du sol du Vic-Bilh", *Paysages et villages neufs du Moyen Age*, Bordeaux, 1998, p. 307-310.
- Langlois, Le Maho 2001 : LANGLOIS (J. Y.), LE MAHO (J.), L'église mérovingienne de Notre-Dame de Bondeville, *Bulletin des Amis des Monuments Rouennais*, 2001, p. 31-49.
- Le Jan 2003 : LE JAN (R.), *La société du haut Moyen Age. VI^e-IX^e siècle*, Paris, 2003.
- Le Maho 1989 : LE MAHO (J.), "Saint-Martin-de-Boscherville (Seine-Maritime)", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir., *L'Église, le terroir*, Paris, 1989, p. 63-70.
- Le Maho 1994 : LE MAHO (J.), "La réutilisation funéraire des édifices antiques en Normandie au cours du haut Moyen Age", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir., *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, vol. 46, Paris, 1994, p. 10-21.
- Le Maho 1998 : LE MAHO (J.) "Saint-Martin-de-Boscherville. Eglise Saint-Georges", N. Duval dir., *Les premiers monuments chrétiens de la France*, vol. 3, Paris, 1998, p. 328-331.
- Périn 1992 : PERIN (P.), "La part du haut Moyen Age dans la genèse des terroirs de la France médiévale", M. Parisse dir., *Le Roi de France et son Royaume autour de l'an mil*, Paris 1992, p. 227-231.
- Pilet 1994 : PILET (C.) dir., *La nécropole de Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados). Recherches sur le peuplement de la plaine de Caen du V^e s. avant J.-C. au VII^e s. après J.-C., Supplément à Gallia*, Paris 1994.
- Reynaud 1999 : REYNAUD (J. F.), "Aux origines des paroisses", P. Pergola dir., *Alle origini della parrocchia rurale (IV-VIII sec.)*, Vatican, 1999, p. 83-100.
- Roblin 1971 : ROBLIN (M.), *Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque*, Paris, 1951, rééd. 1971.
- Roblin 1978 : ROBLIN (M.), *Le terroir de l'Oise aux époques gallo-romaine et franque*, Paris, 1978.
- Saxer 1999 : SAXER (V.), "Les paroisses rurales de France avant le IX^e siècle : peuplement, évangélisation, organisation", *La paroisse pré-romane et romane. Les Cahiers de Saint-Michel de Cuixa*, XXX, 1999, p. 5-47.
- Schneider 2003 : SCHNEIDER, L. "Nouvelles recherches sur les habitats de hauteur de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age dans le sud-est de la

- France. Le Roc de Pampelune à Argelliers (Hérault)", *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 92, 2003, p. 9-16.
- Tarpin 1988 : TARPIN (M.), *Vicus et pagus dans les inscriptions d'Europe Occidentale et dans la littérature latine*, Thèse de doctorat, Université de Provence, Aix-Marseille, 1988.
- Treffort 1996a : TREFFORT (C.), "Du *cimiterium christianorum* au cimetière paroissial : évolution des espaces funéraires en Gaule du VI^e au X^e siècle", in H. Galinié, E. Zadora-Rio dir., *Archéologie du cimetière chrétien*, 11^e supplément à la *Revue Archéologique du Centre*, Tours, 1996., p. 55-64.
- Treffort 1996b : TREFFORT (C.), *L'église carolingienne et la mort*, Lyon, 1996.
- Williams 1997 : WILLIAMS (H.), "Ancient landscapes and the dead : the reuse of prehistoric and Roman monuments as early Anglo-Saxon burial sites", *Medieval Archaeology*, 41, 1997, p. 1-32.
- Zadora-Rio 1989 : ZADORA-RIO (E.), "Touraine, Anjou, Maine", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir., *L'Église, le terroir*, Paris 1989, p. 71-91.
- Zadora-Rio 1994 : ZADORA-RIO (E.), "L'Église et le regroupement de l'habitat en Anjou aux XI^e-XII^e siècles", M. Fixot, E. Zadora-Rio dir., *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, Actes du III^e congrès international d'archéologie médiévale (Aix -en-Provence, 28-30 septembre 1989), Paris, 1994, p. 139-148.
- Zadora-Rio, Galinié 2001 : ZADORA-RIO (E.), GALINIE (H.), "La fouille du site de Rigny, 7^e-19^e s. : l'habitat, les églises, le cimetière. Troisième et dernier rapport préliminaire (1995-1999)", *Revue Archéologique du Centre*, 40, 2001, p. 167-242
- Zadora-Rio 2003a : ZADORA-RIO (E.), "The making of churchyards and parish territories in the early medieval landscape of France and England in the 7th-12th centuries : a reconsideration", *Medieval Archaeology*, 2003, 47, p. 1-19
- Zadora-Rio 2003b : ZADORA-RIO (E.), "Dossier L'habitat rural du haut Moyen Age. Introduction", *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 92, 2003, p. 5.

I - LES PROBLÈMES DE MÉTHODES

LA CARTOGRAPHIE DE LA PAROISSE ET SES DIFFICULTÉS DE RÉALISATION

Florent Hautefeuille, maître de conférences à l'Université de Toulouse

RÉSUMÉ

Les recherches récentes, tant des archéologues que des historiens des textes, ont permis d'affiner nos connaissances de la paroisse médiévale. Il faut cependant constater que les modes de représentation de cette dernière n'ont guère évolué depuis trois quarts de siècle. Or les modalités de représentation de la paroisse ne sont pas neutres. L'objectif de cette communication est double. A partir d'exemples concrets j'essaie de montrer comment le discours historique a été pollué par une matérialisation cartographique de la paroisse qui dépasse largement le contenu réel des textes. Comment passe-t-on d'une parrochia à l'assise territoriale incertaine à une entité parfaitement délimitée et finie ? Comment, en outre, ces modes de représentation ont entraîné une réflexion tronquée sur la nature même de la paroisse, à travers une projection dans le haut Moyen Age de l'espace paroissial tardif ? Enfin, je propose quelques pistes permettant de faire avancer ce problème de la représentation cartographique, en m'appuyant sur des techniques qui tentent de transposer sur des documents graphiques la réalité non linéaire du haut Moyen Age.

MOTS-CLÉS

paroisse, carte, territoire paroissial, méthode, territorialisation

Si les recherches récentes, tant des archéologues que des historiens des textes, ont permis d'affiner nos connaissances de la paroisse médiévale, il faut constater que les modes de représentation de cette dernière n'ont guère évolué depuis trois quarts de siècle. L'objectif de cette communication est double. Je souhaite en effet revenir sur ces modes de représentation classiques et les discours historiques qui y sont attachés. Je proposerai ensuite quelques solutions aux différents problèmes que j'aurai soulevés.

Dans son récent article publié dans le tome 18 de *Histoire et Sociétés Rurales*¹, Christine Delaplace nous offre une relecture critique des origines de la paroisse. Si la trame définie par Imbart de la Tour² est, dans ses grandes lignes, confirmée, elle met en avant un certain nombre de nuances. L'une d'entre elles me paraît essentielle et pourra servir de point de départ à mon propos. Christine Delaplace montre en effet que le mot « *parrochia* » ne doit pas être traduit par « paroisse » pour les V^e-VI^e siècles, mais par « église paroissiale ». Cette confusion sémantique entre un centre et le territoire qui en dépend est fréquente dans le vocabulaire du Moyen Age. Elle pose un certain nombre de points d'interrogation d'ordre méthodologique. Un de ces points d'achoppement, déjà soulignés par ailleurs, est celui du vocabulaire utilisé à l'époque mérovin-

gienne. Le problème de la confusion faite entre le terme « *parrochia* » tel qu'il apparaît dans les sources conciliaires ou littéraires du très haut Moyen Age et la traduction habituelle que l'on donne au mot, à savoir la paroisse, me paraît être au cœur du questionnement³. Il semble en effet intéressant de mettre en parallèle les techniques de représentation de la réalité paroissiale (la cartographie de la paroisse) et la réalité géographique et sociale qu'elle traduit. Dans quelle mesure ce mode de représentation n'a-t-il pas influencé le discours historique qu'il sous-tend ?

Les problèmes soulevés par Christine Delaplace au sujet du vocabulaire et de la signification réelle des mots *parrochia* ou *diocesis* ne sont pas récents. Pierre Imbart de la Tour, qui rédige son œuvre à la fin du XIX^e siècle, ne s'est pas réellement arrêté à ces problèmes de définition. De ce fait la paroisse d'Imbart de la Tour, même si elle évolue en un millénaire, répond à une idée présumée, celle d'une aire définie par une limite⁴ finie. Une paroisse serait forcément un territoire, et ce dès ses origines. Pourtant, malgré cette affirmation, l'ouvrage d'Imbart de la Tour est totalement dépourvu de carte. L'influence de ce chercheur est telle dans l'historiographie de la paroisse que cette idée est reprise dans le discours historique jusqu'à une époque très récente. Mais s'il paraît

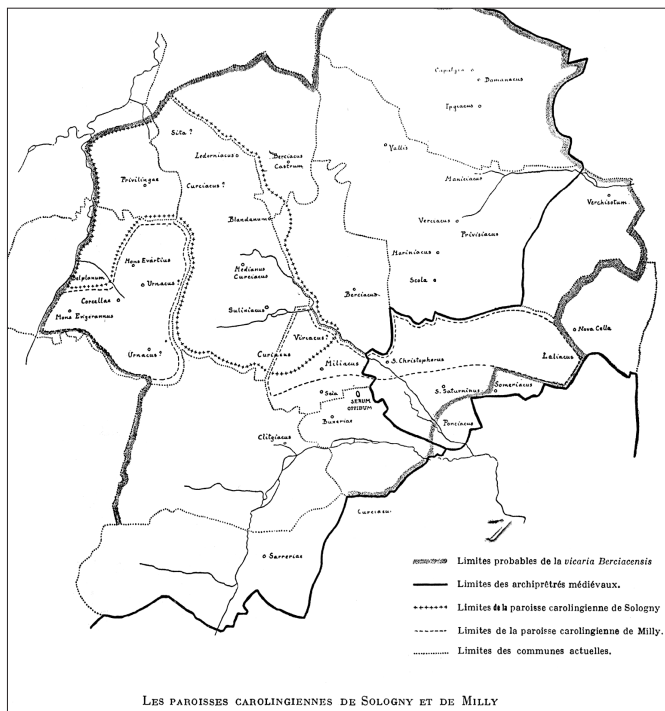


Fig. 1 - Carte des paroisses de Sologny et Milly, extrait de Chaume (abbé m.), Le mode de constitution de délimitation des paroisses rurales aux temps mérovingiens et carolingiens, *Revue Mabillon*, XXVII^e année, n° 106, avril-juin 1937, p. 61-73.

normal qu'Imbart de la Tour, à la fin du XIX^e siècle, ne se pose pas la question de la réalité du territoire paroissial, les recherches et les analyses de l'abbé Chaume sont plus surprenantes. En effet, c'est sans doute chez ce dernier qu'il faut rechercher les premières tentatives de représentation cartographique de la paroisse médiévale. C'est là la preuve qu'il a réfléchi au problème du territoire et de sa représentation. Cet auteur⁵, en bon élève de Vidal de la Blache, propose pour la première fois en 1937 une cartographie de la paroisse du haut Moyen Age (fig. 1). Il choisit pour cela l'exemple de deux paroisses qu'il qualifie d'exceptionnelles, Milly et Sologny en Bourgogne. Sa représentation cartographique découle de deux chartes du cartulaire de Macon de la seconde moitié du IX^e siècle. Toutes les deux fournissent une liste de lieux (des *villae*) qui dépendent de ces églises paroissiales.

Le constat est simple. A partir d'une liste de points géographiques, Chaume fait un territoire. Cette interprétation me paraît aller bien au-delà du texte. Cela repose sur deux présupposés :

- Chacune de ces *villae* aurait un territoire parfaitement fini et homogène. La carte de la paroisse ne serait que l'assemblage de ces territoires, exactement comme la France est l'assemblage des départements qui sont eux-mêmes l'assemblage des cantons. C'est, me semble-t-il, projeter une réalité contemporaine sur le haut Moyen Age ;
- La liste des *villae* citées est exhaustive. Il n'existe ni *villa* ni autre forme de peuplement enclavé dans les lieux cités par la charte. Nous verrons là encore que cette idée peut être facilement contredite.

Cet exemple est particulièrement intéressant car il met en avant une paroisse, Milly, qui s'étend sur deux zones distinctes séparées par un fragment de la paroisse de Sologny. L'utilisation d'une méthode de représentation linéaire de la paroisse de Milly semble donc totalement en contradiction avec un

texte qui évoque un espace géographique non compact, mais une juxtaposition de centres de peuplement⁶.

Je tiens à insister sur l'exemple issu des travaux de l'abbé Chaume car la méthode de représentation utilisée en 1937 est pratiquement la même que celle qu'ont utilisée la plupart de ses successeurs jusqu'à nos jours. Si les problématiques et les connaissances ont considérablement évolué depuis 1937, on peut constater qu'il n'existe pas de différence fondamentale entre le mode de représentation de la paroisse utilisé par l'abbé Chaume et celui que nous trouvons dans des publications très récentes.

Que ce soit Gabriel Fournier⁷, Michel Aubrun⁸ ou Jean-Bernard Marquette⁹, nous retrouvons toujours ce même principe de représentation. Il est vrai que Gabriel Fournier, dans son article sur la mise en place du cadre paroissial, met en avant ce problème méthodologique¹⁰. Pourtant dans des travaux encore plus récents¹¹, les paroisses sont encore représentées comme des cantons ou des communes actuelles, et ce, quelle que soit la période.

Pour tenter de montrer comment le problème de la représentation peut avoir un impact important sur l'interprétation historique, je prendrai un des exemples de paroisse sans doute les plus connus en France, à savoir le cas de Favars. Il s'agit d'une des plus anciennes attestations de création d'une paroisse¹².

Tout le monde connaît la représentation cartographique qui en est donnée par Michel Aubrun (fig. 2). Elle traduit un texte d'une grande limpidité apparente. La charte conservée dans le cartulaire de Beaulieu semble en effet très explicite. Elle décrit de manière très précise la création d'une paroisse nouvelle. Le texte permet de comprendre comment cette nouvelle entité a été érigée en 897. Il apparaît comme étant d'une clarté absolue et semble signaler là une des plus anciennes paroisses au sens du bas Moyen Age avec son église, sa communauté de fidèles et son territoire. C'est peut-être le cas. Mais il se peut aussi que la représentation cartographique telle qu'on la connaît soit quelque peu prématurée et reflète assez mal la réalité de 897. Pour tenter de progresser dans la compréhension de ce texte, il convient de le comparer à d'autres

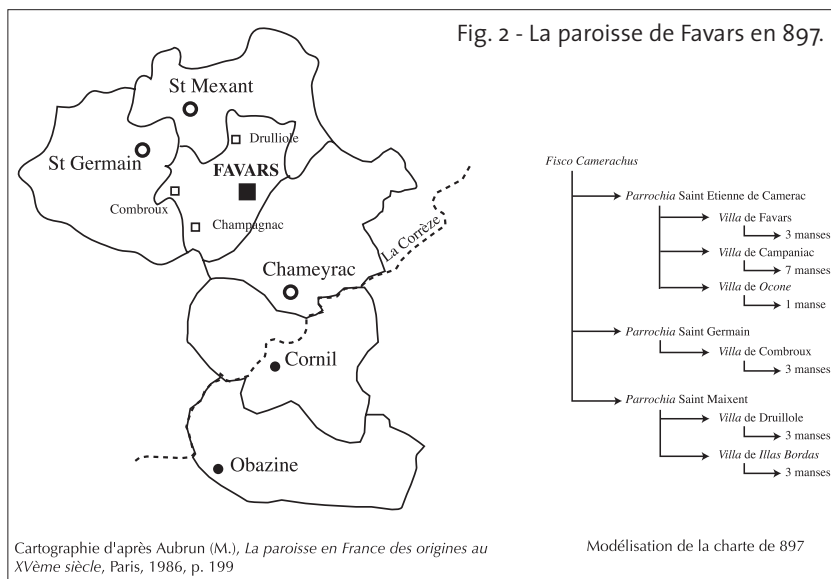


Fig. 2 - La paroisse de Favars en 897.

Cartographie d'après Aubrun (M.), *La paroisse en France des origines au XV^e siècle*, Paris, 1986, p. 199

Modélisation de la charte de 897